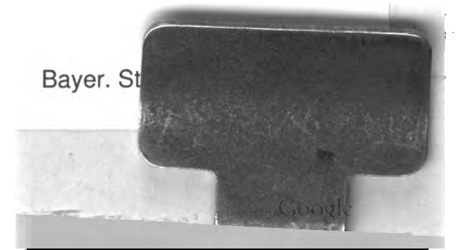


<36619740640015



HISTOIRE

DE

MA CONVERSION,

Par le Dr Augustin Theiner,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

PARIS,

UNION ET PROPAGATION CATHOLIQUE,

9. — Rue d'Enfer Saint-Michel.

1838.

M. Smith

Freyburg - 13th May 1848

HISTOIRE

DE MA CONVERSION.

HISTOIRE
DE MA CONVERSION,

PAR LE DOCTEUR

Augustin Theiner,

Traduit de l'allemand, et extrait du livre du même docteur,

INTITULÉ :

HISTOIRE

DES ÉTABLISSEMENS

D'ÉDUCATION ECCLÉSIASTIQUE,

PUBLIÉ EN 1834.

PARIS,

UNION ET PROPAGATION CATHOLIQUE,

9.—Rue d'Enfer Saint-Michel.

1838.

IMPRIMERIE DE BEAULÉ ET JUBIN,
Rue du Monceau-Saint-Gervais, 8.

HISTOIRE

DE

MA CONVERSION.

Monsieur le Professeur,

Vous avez eu, Monsieur et très-cher ami, une influence si décisive sur la direction de ma vie religieuse, par laquelle j'ai été ramené irrévocablement dans le giron de notre sainte Église catholique, apostolique et romaine, que je crois pouvoir compter sur toute votre indulgence, si j'entre à ce sujet dans quelques détails.

Je vous dois, depuis plus d'un an, la réponse à votre dernière lettre du 13 octobre 1832. Vous aurez sans doute été surpris de voir interrompre si subitement et pour si long-temps, une correspondance entamée depuis quatre mois seulement, et qui était pour moi si pleine de douceur; mais vous me pardonnerez quand je vous aurai dit que j'ai gardé le même silence envers le monde entier, et même envers les personnes qui me sont, à juste titre, les plus chères: envers ma famille.

Il y a, dans la vie de chaque individu, certains momens solennels, dans lesquels, se méfiant des impressions étrangères, il rentre en lui-même afin de soutenir la lutte de sa vie spirituelle dans la seule présence de sa conscience et de son Dieu. Figurez-vous que j'étais dans cette position; elle vous expliquera mon silence. Aujourd'hui, je puis enfin le rompre pour vous, pour ma famille, pour le public.

Vous vous rappelez, je pense, mon cher ami, les premières lettres que je vous écrivis

de Paris et d'Orléans. Je ne puis y songer sans douleur et sans honte, tant j'étais alors misérable d'esprit! Je me trouvais encore à ce point terrible et effrayant de l'intuition chrétienne, où une révolution décisive devenait inévitable. Il fallait me résoudre à maintenir ma position d'adversaire de l'Église, à la défendre contre toutes les attaques, et c'était là réellement mon intention; ou bien il fallait rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Église, pour y puiser de nouveau, avec toute humilité et toute abnégation, cette consolation et cette vie qui avaient été l'ame de ma jeunesse, et dont le seul souvenir me ramenait sans cesse vers ces années d'une inexprimable volupté. La Providence divine a daigné m'accorder cette dernière grace. Les principes ecclésiastiques et sociaux du protestantisme, en admettant que le protestantisme possède des principes ecclésiastiques dans le vrai sens du mot, étaient trop contraires à ma conviction religieuse et surtout à mes sentimens politiques, pour qu'il

fût possible que je me décidasse en sa faveur; et quant à l'indifférentisme matériel, il m'avait rendu trop malheureux pour que je pusse supporter plus long-temps son joug avilissant et sa verge dédaigneuse. On se trompe fort si l'on croit que l'indifférentisme soit une chose très-aisée. J'ai pu me convaincre du contraire dans le cours des plus belles années de ma vie, précisément de ces années où son souffle empoisonné a coutume de faire périr irrévocablement, dans leur germe, les plus beaux projets des jeunes gens, si par un changement particulier dans leur destinée, une main inconnue ne vient point soigner, arroser ces projets, afin qu'ils puissent plus tard se développer aux rayons vivifians du soleil, et devenir un arbre qui porte ses fruits naturels; les bonnes œuvres.

Mon éloignement secret pour l'Église, qui devait son origine à la fausse direction de mes études, ne pouvait manquer d'acquérir de nouvelles forces et d'éclater à la suite des

mouvemens qui se manifestèrent vers l'an 1820 au sein de l'Église catholique de la Silésie, qui trouvèrent tant de retentissement dans toute l'Allemagne, et auxquels mon frère et moi, par suite du caractère particulier de notre esprit, eûmes une si grande part. Dans le moment décisif, la perfidie et la malveillance se mirent de la partie, et ces projets, entrepris sans Dieu, quoique sous son nom et avec l'intention la plus pure, furent heureusement renoncés, et l'orage s'apaisa par l'aide de Dieu, qui se servit pour cela de l'aveuglement même des passions qui l'avaient excité.

A compter de ce moment commencèrent pour moi de terribles jours d'épreuve. Je sentais le besoin de m'éloigner du théâtre de nos revers fraternels, et de me rapprocher de cet horizon de la réalité que je m'étais tracé jadis, mais qui, dans mon cabinet, s'était confondu avec les bornes d'un monde imaginaire. Je choisis pour cela le moyen recommandé par la profonde expérience des anciens sages de la

1*

Grèce; je résolus de voyager, dans le but d'étendre mes connaissances par des recherches scientifiques dans les trésors manuscrits de l'antiquité, et en même temps d'étudier les hommes en les voyant agir dans le monde.

J'étais surtout curieux de visiter l'Autriche où m'appelaient les plus doux souvenirs, et à laquelle m'attachaient les liens de famille les plus sacrés. Aujourd'hui je suis encore tout plein de l'impression que fit sur moi l'aspect de l'église de Saint-Étienne, à Vienne. Son architecture m'offrit comme le type de l'image fidèle du caractère religieux et politique de ce peuple honnête et heureux. Il est donc vrai! tous les peuples divers offrent dans leurs églises des monumens empreints de leur génie particulier. La cathédrale de Cologne s'élance majestueusement vers les cieux, le plus grand, le plus parfait ouvrage, d'une gigantesque conception d'architecture gothique; mais il est resté inachevé par l'effet de l'esprit rétréci des

siècles suivans, image du caractère du peuple allemand.

Le protestantisme, toutes les fois qu'il n'a pas copié d'anciennes églises ou suivi d'anciens modèles, n'a su faire de ses temples que de vastes et élégans salons de compagnie, et n'est-ce pas là en effet leur véritable destination, la seule possible? Sous les voûtes de la vénérable maison de Dieu, à Vienne, je cherchais involontairement à nourrir mon esprit des douceurs de l'ancienne foi, dont elle offre une si belle garantie, à les y faire naître de nouveau. Là, pour la première fois, je sentis tout le dénuement de mon âme. Son aridité était si grande, qu'elle était susceptible d'accueillir la céleste rosée qui descendait avec tant d'abondance au milieu des prières réunies de prêtres pieux et d'une dévote assemblée, pour verser dans le cœur du troupeau des élus le baume fortifiant de la grace... Elle était desséchée par les rayons ardens d'une raison fausse et orgueilleuse.

Les heures pénibles et douloureuses que j'ai passées à Vienne sans foi, mais avec un ardent désir d'en avoir, me sont encore aujourd'hui vivement présentes à la mémoire. En dépit des temps affreux et de l'épaisse neige de l'hiver de 1829, je ne manquais pas d'assister tous les soirs au salut, dans l'église de St.-Étienne, où je me mêlais à la pieuse foule, afin de pouvoir du moins, appuyé contre une colonne, entendre retentir de loin ces célestes symphonies; j'espérais que leurs tons mélodieux rétabliraient l'accord détruit de mon ame, et je versais en silence une larme de repentir sur la perte du plus précieux trésor du chrétien: de la foi. Oh! combien j'enviais le sort de quelque vénérable et pieux vieillard, à côté duquel il m'arrivait souvent de me placer, comme dans le voisinage d'une oasis rafraîchissante, pour lire dans ses regards paisibles et sereins le bonheur et la joie dont jouit l'esprit qui met sa confiance en Dieu! Mais je demeurais trop abandonné à moi-même pour pouvoir me réconci-

lier avec mon cœur par des impressions de ce genre. J'évitais tout commerce avec les ministres de votre religion, même d'après les conseils de ma famille. La vue seule d'une soutane m'était suspecte. A cette époque, j'aurais repoussé comme un fourbe, Fénelon lui-même, s'il se fût présenté pour diriger ma conduite.

Mes amis, et à quelques égards aussi ma famille, peu contens de l'impression inattendue que faisait sur moi la vie religieuse de l'Autriche, me conseillèrent d'abréger mon séjour à Vienne, et de me rendre dans le pays de la véritable liberté d'opinions religieuses, en Angleterre, remettant à un autre moment le voyage que je projetais de faire en Italie. Une circonstance toute particulière m'engagea à prêter l'oreille à leurs avis. Deux de mes meilleurs amis de Vienne, deux hommes également respectables par leurs vastes connaissances, leur position sociale et leur noble caractère, ne

négligèrent rien pour me détourner de mon voyage de Rome, en m'assurant, avec l'air de la sympathie la plus bienveillante, que deux jésuites s'étaient glissés dans la bibliothèque impériale, où je travaillais tous les jours, et, placés à une table en face de moi, y avaient fait mon portrait pour l'envoyer à Rome. Un avis donné par de tels garans de son exactitude, ne me laissait pas la liberté du choix sur la route que je devais suivre; car, à cette époque, je ne savais pas encore que le démon pût pousser jusque-là l'art infernal du mensonge.

Nulle part je n'ai trouvé les résultats de la réformation du seizième siècle sous une forme aussi hideusement instructive qu'en Angleterre. L'orgueilleuse individualité du peuple anglais a complété l'œuvre du protestantisme, déjà par lui-même si orgueilleux et tendant si fort à individualiser, ainsi que Luther, le patriarche de la révolution, l'avait prédit dans

des plaintes si remplies d'amertume. En Allemagne, le protestantisme ne s'est jamais décomposé d'une manière si effrayante ; parce qu'il y a toujours eu, du moins dans la pensée, un lien d'union, fragile à la vérité, qui a fini par lui faire franchir les limites de tout christianisme positif. C'est dans les innombrables sectes de l'Église protestante d'Angleterre que j'ai trouvé, pour la première fois, l'explication des paroles dans lesquelles Luther indique lui-même avec tant de force la consécration de son œuvre. « Ce fut ainsi que nous fîmes des » sectes et des partis, qui tous font retentir » sans cesse au milieu du peuple insensé et déraisonnable ces mots : La parole de Dieu ? » La parole de Dieu ! Bien des grands hommes, » bien des hommes excellens s'y sont trompés, » et beaucoup de savans prédicateurs y sont » mal à l'aise, ne savent pas prêcher la parole de Moïse, ne peuvent pas s'en arranger, » sont insensés, fous et furieux, et crient de

» tous côtés : La parole de Dieu ! La parole » de Dieu ! » (1).

Du reste, Luther ne fit aucune difficulté de s'avouer l'auteur de ce déplorable état de l'Église et de la société dans le seizième siècle, lorsque, dans son langage énergique et bouffon, il dit : « De l'Évangile et de la vérité di- » vine naissent des mensonges diaboliques ; » de nos alimens viennent nos excrémens ; les » vins les plus généreux se changent en urine ; » le plus pur de notre sang devient du pus, » *et de Luther surgissent les munstériens et les* » *séditieux, les anabaptistes, les sacramentaires,* » *et tant d'autres faux frères* (2). »

Quand on considère l'Église protestante sous ce point de vue, on se rappelle involontairement les paroles que saint Augustin adresse aux donatistes qui, de son temps, s'étaient

(1) OEuvres de Luther, T. V, p. 516, édit. de Wittemberg 1575.

(2) OEuvres de Luther, T. V. p. 76.

séparés de l'Eglise (1). « Sans compter cette » sagesse que vous autres, donatistes, ne voulez pas reconnaître dans l'Église, il y a bien » d'autres motifs encore qui me retiennent » avec raison dans son sein ; j'y suis retenu par » l'accord de tous les peuples et de toutes les » nations, etc., comme aussi par tant d'autres liens très-forts qui m'attachent à cette » Église et au nom de chrétien, quoique, par » la lenteur de notre intelligence ou des mérites » de notre vie, la vérité ne se montre pas encore à nous avec une entière évidence. Mais » chez vous, où il ne se trouve rien de semblable pour m'attirer ou me retenir, je ne » rencontre que la promesse de la vérité. »

Si après cela on jette encore un regard scrutateur sur la conception extérieure et sociale de l'église protestante d'Angleterre, on ne peut que s'étonner de la forme bizarre qu'elle y présente. Il n'est pas rare de voir les jolis

(1) De Symbolo, cap. 30.

petits enfans de monsieur le pasteur grimper sur la chaire, entourer leur papa, faisant de là toutes sortes de niches à leurs camarades placés au-dessous, tandis que leur père lit froidement un long sermon dépourvu d'onction, et qu'il interrompt seulement de temps en temps par des gestes fort peu gracieux et de gros soupirs calculés. Sa femme, assise sur les marches de la chaire, attend avec impatience la fin de l'ennuyeux discours. Quand il est terminé, le prédicateur passe, avec sa femme et ses enfans, dans une chambre que l'on appelle la sacristie, et discute avec les assistans le prix des fonctions ecclésiastiques qu'il doit remplir pour eux, tandis que madame son épouse s'efforce d'attendrir les fidèles en leur peignant les embarras de son ménage, qu'attestent les vêtemens délâbrés de ses enfans. De pareils tableaux doivent nécessairement faire frémir pour une église qui traîne ainsi son existence dans la fange des intérêts temporels, et qui s'y est complétement

abîmée. A cet égard même, Luther décrit de main de maître l'état de son église (1). « Un » pauvre curé de village est maintenant le » plus méprisable de tous les hommes : il n'y » a pas de paysan qui ne le traite comme de » la boue, et qui trop souvent, hélas ! ne le » foule aux pieds. Le monde le dédaigne » comme un homme indigne, c'est pour- » quoi il faut ouvrir l'œil de l'esprit, et » dire à ces êtres méprisans : *Tu es un porc*, » *si tu me décries, je serai décrié*... Or, quand » les paysans, les bourgeois et les jeunes gen- » tilshommes se montrent ingrats, méprisent » la parole, leurs pasteurs et leurs prédica- » teurs, cela nous fait mal, nous en sommes » émus, attristés et courroucés, en sorte que » nous oublions nos dons, tandis que nous » devrions répondre : Eh ! que nous fait un » sac tout plein de diables ? » Le dogme, d'après lequel la foi suffit seule au salut, sans les

(1) OEuvres de Luther, t. III, p. 315-316.

bonnes œuvres, dogme monstrueux que Luther posa comme principe fondamental de l'église protestante, et qu'il défendit avec une véritable démence, a desséché à jamais la moelle de cette église sous le rapport matériel et intellectuel, et l'a condamnée à une stérilité éternelle. « Moi, le docteur Martin Luther, l'in-
» digne évangéliste de notre Seigneur Jésus-
» Christ, je dis que les empereurs romains,
» turcs, tartares et persans, le pape et tous les
» autres cardinaux, les évêques, les prêtres,
» les moines, les nonces, les rois, les princes,
» les seigneurs, les faux pères et les enthou-
» siastes, le monde entier avec tous ses
» diables, seront obligés de laisser intact cet
» article que la foi seule justifie sans les
» œuvres, et c'est à cause de lui que le feu de
» l'enfer les attend, et ils ne l'auront pas volé;
» c'est là le saint et véritable Evangile que
» le Saint-Esprit a inspiré au docteur Lu-
» ther (1). » De là les plaintes que fait entendre

(1) Loc. cit., p. 280.

Luther, sur ce que les nouveaux prédicateurs meurent presque de faim, et sont obligés de joindre à leur ministère toutes sortes de métiers pour pouvoir seulement subsister. « Dans » l'état où sont actuellement les choses, dit » Luther (1), nous en viendrons au point que » l'on sera obligé d'abandonner l'Évangile » par le seul motif que l'on ne veut pas nourrir » ceux qui le prêchent. Il n'est pas juste » d'exiger qu'on le fasse pour rien.... Nous » en sommes déjà là, que personne ne peut ni » ne veut prêcher l'Évangile, parce que nous » craignons de tomber dans la misère et de » mourir de faim.... En conséquence, il ar- » rive maintenant que dès que l'on veut ren- » dre un service à Dieu, l'on échoue partout, » et l'on meurt de faim. J'en ai dit la raison, » et il est très-possible que là où l'Évangile » demeurera en vogue, nous soyons à tous

(1) OEuvres de Luther, t. v, p. 89, 136, 149, 195.

» égards chrétiens... Autrefois on pouvait
» donner aux pauvres 200 florins, maintenant
» on ne peut pas leur en donner un. Autrefois
» l'on construisait et l'on fondait des villes
» pleines d'églises et de couvens, maintenant
» nous avons beau faire, nous ne pouvons
» rien produire... ; les *nôtres* laisseraient tous
» les prédicateurs mourir de faim le même
» jour... Nous en viendrons bientôt au point
» que les vrais prédicateurs seront obligés de
» quitter leur profession et d'apprendre un
» métier pour avoir du pain. » C'est ainsi
qu'il se plaint du triste état de son église, mais
il donne la preuve d'une vue très-bornée,
quand il l'attribue à l'œuvre du démon. « Si
» les pasteurs, les prédicateurs, les sectaires
» de l'Évangile sont aujourd'hui si pauvres,
» qu'une partie d'entre eux meurent de faim
» avec leurs femmes et leurs enfans, cela
» vient de ce que les paysans, les seigneurs,
» les fonctionnaires, les princes, ont tous fait

» un pacte avec le diable (1). » Il ne voyait pas que son église souffrait de la malédiction que lui-même avait lancée sur elle. Le moyen qu'il avait pris pour l'affranchir était précisément ce qui rivait pour elle les avilissantes chaînes de l'esclavage, et de la réprobation éternelle; et c'était en vain qu'il se débattait contre cet effet inévitable. « Je suis toujours obligé, » dit Luther (2), d'enseigner, d'inculquer, de faire entrer de force dans les esprits la diffé-» rence entre ces deux royaumes (temporel et » spirituel) ce qui est bien triste, puisqu'on l'a » déjà tant de fois dit et écrit; car le malin » esprit ne cesse, de son côté, de jeter sans cesse » ces deux royaumes dans la même marmite. » Messieurs les laïcs veulent toujours prêcher » Jésus-Christ au nom du diable, et lui ap-» prendre comment il doit gouverner son » église. » L'opprobre dans lequel Luther avait

(1) Luther, *Discours de Table*, édit. d'Eisleben, f. 174, de Francfort 125.

(2) Luther, *Discours de Table*, édit. de Leipzic.

fait tomber son église, ne pouvait être mieux décrit que par Morheinecke, un des théologiens protestans les plus spirituels et les plus distingués de notre temps. « Le protestantisme, » dit-il (1), n'a pas moins avili la dignité ecclésiastique. Pour n'avoir pas l'air de tendre » vers la hiérarchie catholique, les prêtres protestans se sont empressés de se dépouiller de » tout ce qui pouvait indiquer extérieurement » leur profession, et ils se sont mis humblement aux pieds de la puissance temporelle. » Si le prêtre protestant ne doit en aucun cas » se mêler de gouverner l'État, il ne s'en suit » pas pour cela que l'État doive gouverner » l'Église. Le traitement que l'État accorde aux » ecclésiastiques, eût rendu ceux-ci complétement mondains. En mettant de côté les habits de prêtre, ils ont quitté en même temps » la dignité ecclésiastique. L'Etat a fait ce qu'il

(1) *Sur le vrai caractère du prêtre évangélique*, cité par M. de Maistre, dans son ouvrage : *Du Pape*, t. II. p. 90.

» lui convenait de faire, et toute la faute
» doit retomber sur le clergé protestant. Les
» prêtres n'ont pas tardé à borner toutes
» leurs actions à ce qu'ils étaient tenus de
» faire en qualité de citoyens. L'État, de son
» côté, ne les regarde que comme des employés
» de sa police. Il n'a pour eux aucune estime,
» et les range dans la dernière classe de ses
» fonctionnaires. *Depuis que la religion est de-*
» *venue la servante de l'État, on peut avec rai-*
» *son, dans son avilissement, la regarder comme*
» *l'ouvrage des hommes, et même comme une im-*
» *posture.* Il fallait en venir où nous sommes
» pour voir l'industrie, la diététique, la poli-
» tique, l'agriculture et la police dans la
» chaire. Le prêtre doit croire qu'il remplit
» son ministère et accomplit tous ses devoirs
» quand il proclame, du haut de la chaire, les
» ordonnances de police. Il est obligé, dans
» ses sermons, de recommander des remèdes
» contre l'épizootie, d'enseigner l'utilité de la
» vaccine et de prêcher sur les moyens de

» prolonger la vie de l'homme. Comment » pourrait-il, après cela, détacher les hommes » des choses terrestres et périssables, lorsque, » d'accord avec le gouvernement, il fait tous » ses efforts pour river les chaînes qui atta- » chent les hommes à la galère de la vie? »

La haute église épiscopale d'Angleterre, en apparence la plus solide et la mieux assise parmi tant de milliers d'églises protestantes qui errent, comme autant d'îles flottantes sur l'Océan sans fond de l'univers, n'ayant d'autre lien d'union que cette erreur même, l'Église épiscopale, dis-je, cache sa honteuse nudité sous le manteau déchiré, profané, si dépourvu de la dignité de l'ancienne hiérarchie. Elle est à l'égard des autres associations protestantes, la grande bourse ecclésiastique de Londres, où d'orgueilleux courtiers se livrent sans conscience et avec une révoltante infamie à la vénalité de leur commerce ecclésiastique, sans parvenir à éviter la banqueroute universelle des églises protestantes! En aucun pays

l'église protestante n'a perdu, autant qu'en Angleterre, son importance historique et son grand élément. Elle y est devenue un objet de mode, un costume de dimanche, purement de convention, auquel l'Anglais, dans son esprit de spéculation mercantile, tient avec autant d'exactitude qu'aux affaires de son comptoir les jours ouvriers. Du reste, c'est un bonheur pour lui qu'il ait pu conserver encore cette dernière force morale.

L'église d'Angleterre ne m'offrit donc pas l'image que j'espérais y trouver, et qui aurait pu fixer la direction religieuse de mon esprit. J'eus alors le désir le plus ardent de visiter les Pays-Bas, et j'appris à connaître le républicanisme sanguinaire du calvinisme dans toute sa nudité; de là j'allai en France pour étudier l'Église des Bourdaloue, des Bossuet, des Fénelon et des Massillon. J'espérais y parvenir au rétablissement de ma foi religieuse, auquel j'avais jusqu'alors vainement tendu.

Le moment que je choisis pour m'y rendre

ne paraissait pas devoir être le plus favorable. C'était celui qui précéda immédiatement la fameuse révolution de juillet, qui ébranla l'Europe entière comme par un coup de foudre; mais ce fut précisément ce moment solennel d'épreuve et de crise qui, après quelques derniers égaremens, grace au ciel de courte durée, me dévoila enfin le grand mystère de la position que l'Église catholique tient dans l'histoire du monde. Je puis bien le dire, c'est en France, et surtout à Paris que j'ai appris pour la première fois à comprendre la véritable religion, mais par une route inverse. Je n'ai pas puisé ma religion au sein de la religion même; je l'ai acquise et formée d'après le système politique que j'ai combiné moi-même à la vue des grands événemens qui se passaient sous mes yeux, comme des avertissemens salutaires. Oh! que je déplorai alors l'aveuglement de tant d'hommes, du reste honorables et généreux, qui, tout en maudissant au fond du cœur la révolution parisienne, croyaient de-

voir saluer le renversement de l'*ancien trône*, comme l'heureux présage du renversement de l'*ancienne religion!* Cette manière de voir fut, je le dis à regret, celle de l'Allemagne protestante. L'Allemagne, ce pays des théories, était assez prévenue, assez dépourvue de charité, pour mettre la révolution sur le compte de l'ancienne église nationale de France; tandis que l'Angleterre, non moins protestante que l'Allemagne, mais qui, par suite de sa constitution politique, s'y entendait bien mieux que l'Allemagne, comprit, dès le premier moment, la véritable portée de la révolution.

On serait dans une grande erreur si l'on se faisait un tableau rembruni de la situation de l'Église catholique en France. Il n'y a, au contraire, pas de pays, peut-être, où l'Église ait jeté d'aussi profondes racines, et dans aucun pays encore, elle ne s'est, à quelques égards, plus complétement fondue dans la partie solide du caractère national. Cette Église, qui se glorifie de ses Bossuet, de ses Fénelon, de ses Bour-

daloue, de ses Massillon, de ses Mascaron, de ses Fléchier, de ses Bridaine, a su se faire estimer même de l'école irréligieuse des encyclopédistes. Comment expliquer sans cela que, depuis la révolution de juillet, le protestantisme n'ait pas gagné un pouce de terrain en France, qu'il n'y ait pas fait la moindre conquête, bien qu'il n'ait cessé de se plaindre que, sous le gouvernement précédent, il gémissait sous les griefs les plus insupportables, sous la plus funeste intolérance du clergé et qu'il ne cessât de se livrer au rêve insensé qu'à la la première révolution, la France entière se rangerait sous le sceptre du protestantisme? Que voyons-nous au contraire? Nous voyons le catholicisme étendre journellement son empire, non-seulement dans les diverses provinces de la France, mais au sein même de la capitale; nous le voyons compter parmi ses défenseurs et ses admirateurs, des hommes qui naguère se posaient ses plus ardens adversaires, ou qui du moins évitaient de se pro-

noncer. Dans cette même capitale, qui a si souvent déversé le mépris sur toute religion quelconque, nous voyons des familles entières de protestans rentrer dans le giron de l'Église catholique. Et tous ces signes éclatans du temps apparaissent précisément depuis cette révolution par laquelle les observateurs prévenus de notre Allemagne, ensevelis dans un philosophisme absolu de religion, avaient prédit comme prochain et inévitable la chute complète du catholicisme. Je les engage à ajourner leur folle joie au moment où l'on proclamera la république; mais alors ce ne sera pas seulement le catholicisme qui s'écroulera, mais avec lui le protestantisme et la France tout entière.

Mais à quoi faut-il attribuer ce spectacle si tranquillisant, si agréable pour tout catholique? Provient-il de l'indifférence? non, certes. Ou bien serait-ce le nouveau gouvernement qui répandrait de l'argent parmi le peuple pour l'attirer dans les églises, comme

les protestans en accusaient avec tant de fausseté le gouvernement ancien? Il faut bien reconnaître en ceci une direction suprême. Le Français éprouve le besoin irrésistible de la religion, et il a en même temps la conviction que l'Église catholique offre seule le moyen de s'unir avec le ciel, puisqu'elle seule renferme la véritable vie de la foi et sait tirer sans cesse de cette vie, son renouvellement et sa force reproductive, tandis que le protestantisme glacé est condamné à une éternelle stérilité, et ne soutient sa maladive existence qu'à l'aide des mêmes attaques et des mêmes calomnies contre le catholicisme.

Mais aussi comment le ciel pouvait-il refuser son secours et sa bénédiction à un clergé aussi distingué que celui de la France? Quiconque a été assez heureux pour voir de près le haut clergé français et surtout l'épiscopat remplir ses fonctions, doit se sentir animé d'une sorte d'enthousiasme pour ces dignes ministres des autels. Plus les épreuves s'accu-

mulent comme des orages sur l'Église, plus ils marchent avec courage dans la voie du Seigneur. Leur héroïque sacrifice, à l'époque du choléra, a saisi le monde entier d'étonnement, et leur a valu le respect des plus grands ennemis de la religion et des prêtres. Un seul esprit, l'esprit de douceur, d'humilité, d'abnégation et de charité, inspira et anima à cette époque le clergé tout entier, depuis les plus élevés jusqu'aux derniers de ses membres. Les évêques se mirent à la tête d'associations pieuses pour procurer aux malheureuses victimes de la contagion des secours de toute espèce, et ouvrir des hospices pour recevoir et élever les pauvres orphelins qui, privés de parens et de famille par les ravages du fléau, se trouvaient abandonnés au milieu de la société. Il n'était pas rare de voir les évêques eux-mêmes venir, dans les hôpitaux, assister leurs prêtres dans la distribution des sacremens, les relayer quand la fatigue les accablait, et prononcer les dernières paroles de

consolation dans l'ame du mourant, pour les soutenir dans leur passage à l'éternité. On remarqua dans le temps que les établissemens pour les cholériques, fondés et desservis par les prêtres, étaient les plus signalés ; que la jeunesse académique de Paris, d'ailleurs si irréligieuse, témoignait un noble désir de mourir dans les bras et avec les consolations des ecclésiastiques. Combien de belles conversions couronnèrent alors les généreux efforts des ministres de la religion ! Il n'y a pas jusqu'à des personnes attachées à d'autres croyances, qui ne se jetassent exprès dans les bras d'une religion qui savait donner à ses prêtres tant de force et tant de sainte conviction.

Si nous recherchons après cela quelle est la cause de ce grand et saint enthousiasme du clergé français, et d'où il tire son origine, nous la trouverons d'abord dans l'excellente éducation qu'il reçoit au séminaire, et ensuite dans la belle harmonie qui règne entre tous les membres du clergé, depuis le premier jus-

qu'au dernier. Le plus pauvre curé ou desservant de village est admis aussi facilement chez l'évêque, que le plus illustre, le plus haut ecclésiastique du diocèse; et la conversation se fait avec l'un comme avec l'autre, du même ton d'aménité, de franchise et d'affabilité. La porte de l'évêque est ouverte à tous sans distinction. Chacun peut y venir chercher des consolations et des instructions sur les devoirs qu'il a à remplir. Tous les prêtres d'un diocèse sont unis à leur chef pastoral par les liens de l'amour de la religion. Cette sainte obéissance, cette douce soumission que le Seigneur recommande dans l'Évangile, comme le principe vital de la hiérarchie chrétienne, s'est réalisée de la manière la plus parfaite et la plus frappante chez le clergé français. Tous les membres agissent sous la seule inspiration de leurs évêques, et ceux-ci sont à leur tour inspirés par leur chef, par le prince commun de la chrétienté, par le pape. Nulle part la nécessité et la sainteté de cette union avec le Saint-Siége ne se montre sous

la forme d'une conviction plus noble et plus pure que chez le clergé français. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de m'en convaincre de la manière la plus touchante J'ai vu des évêques conserver avec le plus tendre et le plus profond respect, les lettres de consolation et d'encouragement que Pie VI et Pie VII leur avaient écrites pendant la première révolution. Ils nous racontaient avec une satisfaction et une joie qui brillaient dans chacun de leurs regards, que ces lettres ne les avaient pas quittés un instant pendant tout le cours de leur émigration; qu'ils y trouvaient un appui et un soulagement, dans les momens d'épreuve, et lorsque loin de leur chère patrie, dépourvus de tout moyen d'existence, sans autre abri que le ciel, ils annonçaient la parole du Seigneur sur les bords du Mississipi, et étaient obligés, pour vivre, de donner des leçons de langues Ils ajoutaient qu'ils auraient préféré perdre la vie plutôt que les brefs du pape, et que de retour enfin dans leur patrie, ils les y avaient rapportés comme

un palladium sacré. Ils ne pouvaient les regarder sans verser des larmes, tant il s'y rattachait pour eux de beaux et de grands souvenirs. Oh! que je puisai d'inexprimables consolations dans leurs pieux entretiens! Je me sentais souvent profondément ému, et un jour un évêque ayant déploré l'irréligion dont la France semblait de nouveau menacée, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « La Providence ne saurait abandonner un pays qui a le bonheur de posséder des prélats si respectables et si saints, chacun desquels est digne d'être appelé le successeur de Fénelon. »

Et cela est parfaitement vrai! L'épiscopat français est une véritable réunion d'apôtres. Grace à lui, l'Église de France a conservé dans sa pureté l'esprit auguste de l'antiquité; il peut sans hésiter se comparer aujourd'hui à ce qu'il était dans le dix-septième siècle, au temps de son plus grand éclat. Je dirai plus; il a fait même des progrès dans la connaissance des vrais principes hiérarchiques, en brisant la

chaîne honteuse du gallicanisme. L'Église française de notre temps demeure donc encore un modèle pour toutes les autres. Le défaut de science, qu'on lui reproche, non sans quelque apparence de raison, mais toujours d'une manière peu charitable, est avoué et déploré par le vénérable corps du clergé français lui-même, il est le résultat de la malheureuse position sociale de cette Église. Il n'y a point de corporation en France qui ait autant souffert que le clergé, et qui en ait été indemnisée d'une façon si mesquine, si inégale, si injuste.

Puisse le nouveau gouvernement, qui paraît montrer envers l'Église nationale des dispositions favorables, quoiqu'elles ne soient peut-être pas tout-à-fait désintéressées, puisse-t-il, dis-je, étendre ses soins sur cette Église, et se convaincre que l'Eglise, comme l'a dit Gœrres, le plus noble et le plus spirituel défenseur que son indépendance ait eu de notre temps, est la base fondamentale de l'État. Il faut donc désirer que l'Église cesse de traîner son exis-

tence précaire d'un budget à l'autre, que l'état du clergé inférieur soit amélioré, et que ses établissemens d'éducation soient protégés. Si après cela le gouvernement parvient à conjurer la passion irréligieuse et la haine contre l'Église, dont les éruptions deviennent d'année en année plus violentes à la chambre des députés, on verra cette Église briller d'un éclat merveilleux. De son sein sortiront alors de nouveau des lévites qui, comme Fénelon et Bossuet, seront la gloire éternelle de la nation. Des hommes de talent retrouveront dans l'Église, un champ digne d'eux et ils rempliront, dans le saint combat, des rangs restés vides jusqu'à présent. Par leurs efforts réunis, une nouvelle vie spirituelle se répandra dans la nation, la France marchera à grands pas vers sa régénération religieuse, et recevra de nouveau, des mains de la religion, la seule organisation sociale qui puisse être durable. La parfaite et véritable restauration et régénération de l'humanité, non-seulement en France, mais dans

toute l'Europe, n'est possible qu'en prenant la religion pour point de départ. Toute profanation de la religion, tout préjudice qu'on lui porte, est un crime contre la société, et reçoit tôt ou tard son châtiment.

Que la situation du clergé allemand est différente, surtout celle du clergé inférieur!

Quiconque a éprouvé une lutte aussi pénible que moi pour parvenir à sa réconciliation religieuse, doit avoir ressenti la malédiction qui pèse sur nos prêtres. J'ose à peine avouer à quel point mon ame était desséchée; mais je le dis pour servir d'avertissement à d'autres. Les scènes terribles du choléra dont je fus témoin à Paris et qui, même dans le cœur des habitans de cette ville incrédule et frivole, firent naître tant de sentimens de componction et ramenèrent tant de personnes dans le sein de l'Église, furent incapables de m'ébranler. J'étais résolu, dans le cas où je serais tombé victime de la maladie, de me présenter devant le seuil de l'éternité sans m'être réconcilié

avec l'Église, et par conséquent avec Dieu. Je me rappelle encore aujourd'hui le moment affreux, lorsque dans la nuit du sixième jour de choléra, alors que sa fureur était la plus grande, et qu'une panique générale s'était emparée de tous les quartiers de Paris, je sentis tout-à-coup tous les symptômes de la contagion. Quoique bien convaincu que j'étais arrivé au terme de mes jours, je me mis tranquillement à écrire quelques mots d'adieu à ma famille; après quoi, sans faire d'autres dispositions, j'envoyai réclamer les secours de la médecine, de mon ami Fabre Palaprat, le célèbre grand-maître des nouveaux templiers, dont j'avais fait la connaissance par Grégoire, l'ancien évêque constitutionnel de Blois. Les remèdes employés à temps ne tardèrent pas à me tirer de danger, et je déchirai avec joie la lettre sur laquelle j'annonçais ma mort à ma famille.

Je continuai à me tenir à cette affreuse et inflexible incrédulité, même après que j'eus fait la connaissance de M. l'abbé de Lamennais,

et que m'étant rendu sur son invitation dans une des plus célèbres maisons d'éducation de de France, au collége de Juilly, près de Meaux, j'eus passé huit mois dans des relations journalières avec lui et avec plusieurs prêtres de son école. L'exemple édifiant que l'abbé de Lamennais nous offrit là dans sa vie privée, posa dans mon cœur le premier germe de ma régénération spirituelle, germe qui depuis, avec l'aide de Dieu, s'est si merveilleusement développé. En attendant, quels que fussent mon estime et mon respect pour ce prêtre distingué, dont la voix prophétique avait si souvent attiré l'attention sur le danger que courait l'Église de sa patrie, je ne pouvais cependant pas lui ouvrir mon cœur, et lui faire connaître les besoins de mon ame. Je ne considérais, à cette époque, l'Église que sous le point de vue politique, et je ne la regardais que comme un simple résultat du développement de la société humaine; et, attendu que sous ce rapport, je préférais l'Église catholique

à toutes les autres communions ecclésiastiques des temps anciens ou modernes, il était impossible que je donnasse mon assentiment aux principes révolutionnaires que M. de Lamennais voulait introduire dans cette Église. A la vérité, M. de Lamennais a dévoilé et combattu, de la manière la plus spirituelle, ce que le gallicanisme a de creux et de contraire à l'esprit de l'Église; mais des débris de ce système adroit, fin et ductile, est sorti sous sa plume un monstre d'une nature bien plus dangereuse, une espèce de républicanisme baroque et hermaphrodite, qui offrait toute l'ivresse d'un siècle emporté par le vertige des révolutions. La fausse science m'avait fait tomber. Une autre science, non moins fausse, ne pouvait pas me ramener à la connaissance de la vérité.

Ballotté çà et là sur l'immense océan du doute, je désirais ardemment d'étudier encore une fois les chefs-d'œuvre de la littérature catholique de la France, et les étudier avec impartialité et sans préjugés. Je voulais voir s'il

ne me serait pas possible de retrouver en eux l'ancien repos de mon ame, et, par leur secours, de me rattacher, avec mon ancien amour, à notre sainte Eglise. Je pris d'après cela l'héroïque résolution d'acheter, sans plus attendre, les œuvres complètes de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue et de Massillon, et je choisis les plus belles éditions de Paris. Je n'ai pas besoin de dire que cette circonstance causa un grand vide dans ma bourse qui, à cette époque, ne contenait que 400 francs. Je m'éloignai donc pendant quelques semaines de tous mes amis et de toutes mes connaissances, et je les consacrai exclusivement à l'étude non interrompue de ces ouvrages. Bourdaloue et Fénelon, mais ce dernier surtout, ne me quittait jamais. Je les aimais tant, que, quand j'allais le soir faire ma promenade au Mont-Calvaire, près de Saint-Cloud, j'emportais toujours quelques volumes avec moi, afin de ne pas laisser passer un moment sans chercher à graver profondément dans mon ame quelque pas-

sage de leurs œuvres divines. Les *Lettres spirituelles* de Fénelon, véritable mine d'or pour le chrétien qui médite, avaient surtout pour moi un charme irrésistible. C'était par elles que je commençais et que je finissais les journées. Il me serait impossible de décrire l'impression que le langage naïf et plein d'onction de cet homme si pieux et si saint faisait sur mon cœur.

Je sortis de cette ennuyante solitude parfaitement consolé, et, à quelques égards, réconcilié avec moi-même et avec l'Église. Ce qui me manquait encore c'était le bon exemple et la conviction que d'autres, je veux dire les prêtres, étaient aussi convaincus des vérités de notre religion, ce que j'avais beaucoup de peine à croire, même après cette retraite. Je fus même un moment dans la pensée que Fénelon, et surtout Bossuet n'y avaient pas cru. Ils avaient développé les doctrines les plus difficiles de l'Église, avec une clarté si parfaite et si admirable, que ces doctrines me

semblaient devoir être évidentes, même à des yeux moins pénétrans. Dès lors ils n'avaient presque plus rien laissé à la foi. Ces choses me paraissaient en même temps trop claires pour pouvoir être niées, et trop claires pour pouvoir être crues. Que cet état de mon ame était horrible! Après un combat si rude, et dont l'issue avait été si heureuse, je me trouvai en quelque sorte dans un abattement total d'esprit, et cela parce que je continuais toujours à prendre pour arbitre de ma foi, ma conviction personnelle, cette conviction que Luther pose d'une part comme principe du protestantisme, et que de l'autre il combat en niant froidement et avec inconséquence ce libre arbitre. Cet amour-propre, compagnon inséparable de l'incrédulité et de l'hérésie, j'appris de Fénélon à le connaître dans sa nudité et à le détester.

Ce fut alors que je commençai à faire journellement de plus grands progrès dans la connaissance des véritables doctrines fondamentales de notre Église. La présence réelle de

Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et par suite l'exposition du sacrement de l'autel qui, jusqu'à ce moment, avait si fort inquiété ma conscience, me devint alors parfaitement claire, et cela seulement par les paroles de la première épître de saint Paul aux Corinthiens, chap. XI. v. 23 et suivans; elles me parurent plus évidentes que tous les innombrables ouvrages qui ont été écrits sur ce sujet.

Ces paroles anéantissent complètement le *signifie*, vide de sens des réformés, et le *devient*, moins naturel et plus absurde encore, des luthériens. Je ne pouvais comprendre comment Luther, l'homme des contrastes les plus frappans, avait pu tomber dans une si froide anomalie. Je me rappelai le célèbre passage d'Erasme de Rotterdam, sur l'Eucharistie, dans la lettre qu'il écrivait en 1526, à Conrad Pellicanus, et je compris que ce vaste génie du XVI[e] siècle, qui pèse plus à lui seul que tout le club emphatique et demi-savant des révolutionnaires religieux de son temps, devait être

bien saintement convaincu de ce grand dogme de l'Église, quand il le défendait en ces termes : « Je sais que c'est un crime pour un » chrétien de ne pas se réunir à l'autorité du » concile et au sentiment unanime de toutes » les églises et de toutes les nations pendant » tant de siècles. J'ai toujours déclaré qu'il » m'était impossible de m'écarter de ce senti- » ment. Mais ce qui m'y confirme d'autant plus » c'est que les évangélistes et les apôtres disent » en propres termes que c'est le *corps* qui a été » donné, et le *sang* qui a été versé; et qu'il me » semble tout-à-fait digne de l'amour inexpri- » mable de Dieu pour les hommes, qu'après » les avoir rachetés par le sang de son fils, il » veuille maintenant les nourrir d'une manière » ineffable, par sa chair et par son sang. Cela » seul me déciderait en faveur de l'opinion de » l'Église catholique, quand du reste le sens » ne serait pas positivement fixé. Quelle folie » ne serait-ce donc pas si j'allais dire nette- » ment que dans le sacrement il n'y a que du

» pain et du vin?.. que Jésus-Christ ne me soit
» pas en aide si j'ai jamais pensé à rien de
» semblable; si par moment une telle idée a pu
» me passer légèrement dans l'esprit, il m'était
» facile de l'en écarter en réfléchissant à l'a-
» mour inexprimable de Dieu pour nous et
» aux paroles de l'Écriture, *paroles qui ont forcé*
» *votre Luther lui-même, que vous préférez à*
» *toutes les écoles, à tous les papes, à tous les*
» *conciles et à tous les fidèles,* de reconnaître ce
» que reconnaît l'Eglise catholique, avec la-
» quelle du reste, il n'a pas coutume d'être
» d'accord. Je sais que vous ne comptez pour
» rien l'autorité de l'Église; quant à moi je ne
» méprise point l'Église catholique, surtout
» quand toutes les églises s'accordent avec
» elle... *C'est sur l'autorité de l'Église que je crois*
» *à l'Évangile, c'est elle qui m'a appris à expli-*
» *quer les paroles de l'Évangile. Jusqu'à présent*
» *j'ai, avec tous les chrétiens, adoré Jésus-Christ*
» *dans l'Eucharistie, et je ne vois encore aucune*
» *raison pour changer de conduite. Aucun motif*

» *humain ne me déterminera jamais à abandon-*
» *ner l'opinion unanime de toute la chrétienté.* Je
» suis plus frappé de ce peu de mots : Au com-
» mencement Dieu créa le ciel et la terre! que
» de tous les raisonnemens d'Aristote et de
» tant d'autres philosophes qui cherchent à
» prouver que le monde a existé de toute éter-
» nité... Il faut, dites-vous, que nous soyons
» spirituels; mais la chair (telle qu'elle est
» donnée dans l'Eucharistie) empêche-t-elle la
» spiritualité? C'est une chair, mais non pas
» une chair sensible; c'est le gage de l'amour
» divin, l'ancre de notre espérance. Je lis dans
» l'Écriture-Sainte : *ceci est mon corps* qui sera
» donné pour vous; *ceci est mon sang* qui sera
» répandu pour vous. » Où voyez-vous écrit :
» *Ceci n'est pas mon corps, mais seulement la fi-*
» *gure de mon corps! ceci n'est pas mon sang,*
» *mais seulement la figure de mon sang!.. Mais,*
» *dites vous, les paroles de Jésus-Christ peuvent*
» *être comprises en ce sens! Mais s'en suit-il*
» *qu'il faille les comprendre en ce sens? A quoi sert*

» *de vous présenter le témoignage de tant d'an-*
» *ciens chrétiens fidèles? Retournez, obscurcissez,*
» *expliquez leurs paroles comme vous voudrez,*
» *vous ne citerez jamais un seul passage où il soit*
» *dit clairement que le corps et le sang de Jésus-*
» *Christ ne sont pas là...* Au nom du ciel!
» qu'est-ce qui pourrait m'engager à m'éloigner
» de ce que l'Église catholique a enseigné et a
» fait pendant tant de siècles? Si, comme vous
» avez coutume de le dire, votre esprit a hé-
» sité, à vous qui comptez pour rien l'autorité
» des papes et des conciles, pour moi, au con-
» traire, l'unanimité de l'Église a affermi mon
» esprit. *Si tu ès convaincu que dans le sacrement*
» *il n'y a rien que du pain et du vin; moi au*
» *contraire, je me laisserais hacher par mor-*
» *ceaux plutôt que de me ranger de ton avis, et je*
» *souffrirais tout, plutôt que de sortir du monde*
» *chargé d'un tel crime contre ma conscience* »

Que je me sentais heureux! Autrefois je ne pouvais comprendre comment Dieu avait pu laisser un si grand gage de sa grace et de son amour

pour les hommes, gage qui devait les changer en une société de créatures pures comme des anges, s'ils voulaient seulement s'élever jusqu'à mériter une semblable grace. Alors je me trouvais en quelque sorte au centre de la grace divine, et je sentais les rayons vivifians de la vérité me pénétrer de toutes parts. Cette grande conquête sur le domaine de la foi fut sur le champ suivie de plusieurs non moins importantes, jusqu'à ce qu'enfin je me retrouvai en pleine possession de l'héritage de Jésus-Christ que j'avais perdu.

J'étais donc, mon cher ami, au plus fort de cette lutte difficile, parfaitement convaincu que l'Église catholique était la seule véritable; mais par suite de mon ancienne prévention, toujours trop faible pour me décider hautement en sa faveur, quand au mois d'avril de l'année passée, je vous écrivis et vous dépeignis légèment, et, je le dis à regret, avec frivolité, le changement qui s'était fait en mon esprit. C'était la première fois, depuis plusieurs années,

que je m'approchais de nouveau avec confiance d'un prêtre catholique, et c'était un grand pas que je faisais. Je faisais d'ailleurs par là, en quelque sorte, un appel vraiment sacrilége à la miséricorde divine. Je désirais sortir de ma pénible position. L'Église catholique se présentait à mon esprit dans toute sa sainteté, mais obscurcie encore par mes anciens préjugés; d'un autre côté j'avais puisé de grandes consolations dans la fréquentation de plusieurs sociétés religieuses de Paris, lesquelles, à la vérité, n'offraient aucun point de réunion ni avec l'Église luthérienne, ni avec l'Église réformée, mais qui cependant m'avaient déplu sous plusieurs rapports par les divagations auxquelles elles se livraient; or je désirais trouver dans vos lettres des motifs prépondérans pour me décider soit en faveur de l'ancienne mère Église, soit en celle de ces associations religieuses. Je vous avais choisi dans cette affaire importante pour l'arbitre de ma conscience et de la direction religieuse que je voulais prendre à l'avenir.

La sincérité avec laquelle vous aviez défendu la cause du catholicisme, surtout dans ces derniers temps, m'encourageait. Avant vous, ce n'était pas par l'esprit, mais par la science que l'on avait combattu pour la théologie catholique. La direction que vous aviez prise était pour moi un motif de plus de m'adresser à vous. Je voyais en vous le représentant le plus spirituel du catholicisme en Allemagne, quoique je continuasse toujours à le regarder comme identique avec l'ultramontisme romain. J'éprouvais un tel besoin d'avoir des relations spirituelles, que je profitai de cette occasion pour réclamer de vous un service purement matériel, je veux dire celui de soigner l'impression de l'ouvrage canonique que j'avais composé à Paris pendant les dix sombres mois du choléra, dans le seul but d'imposer un peu de silence à la faible voix de ma conscience. Votre grand amour pour les travaux scientifiques me faisait espérer que vous répondriez du moins à cette partie de ma let-

tre..... Je ne fus point trompé dans mon attente.

Le langage simple mais bienveillant que vous me tîntes dans votre réponse, et plus encore la touchante compassion que vous me témoignâtes, me touchèrent profondément. Je trouvai en vous l'homme fermement convaincu que je cherchais. Je ne pus plus douter qu'il n'y eût dans notre Église des hommes vraiment pénétrés de son esprit sacré.

Dès-lors je n'eus plus d'autre pensée que celle de me réconcilier complètement avec l'Église, et d'exercer les vertus prescrites aux chrétiens. Je commencai à aller plus souvent à l'église, et je fus assez heureux pour arriver à la conviction de l'efficacité des prières que nous faisons pour d'autres que nous, ce que j'avais coutume de regarder comme une imposture lucrative des prêtres. J'entrais fréquemment dans les églises de Paris, dans le principal but de donner à des pauvres quelques sous, afin qu'ils priassent pour une certaine personne,

et c'était moi que j'entendais par là. J'avais soin de choisir toujours les personnes qui m'en paraissaient le plus dignes. Je prenais quelquefois des informations sur leur compte, mais cela m'était fort difficile. Parfois je faisais pendant une demi-heure le tour extérieur de l'église, avant de m'approcher de ces gens que je voulais trouver seuls. J'aurais préféré commettre un vol plutôt que de donner en présence d'autrui de l'argent à quelqu'un pour prier pour moi. Je ne leur faisais jamais cette aumône sans leur recommander, par dessus tout, de bien prier. Et quand je recévais la réponse tout-à-fait française : « Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur, » je me sentais pénétré d'une joie inexprimable ; j'étais comme régénéré. Bien souvent j'étais obligé d'entrer immédiatement dans l'église, afin de pouvoir donner un libre cours à mes larmes.

Dans le mois de juin de l'année dernière, je m'étais rendu à Orléans, et j'y restai quel-

ques semaines pour faire les études nécessaires à la composition de l'histoire de son université, fondée par Clément V en 1305, et qui présente tant d'intérêt pour la nation allemande. Le séjour que je fis dans cette ville me fut d'une grande utilité, et acheva sous quelques rapports, ma réconciliation avec l'Eglise. Ce fut là que j'eus le bonheur de faire la connaissance de sa Grandeur l'évêque d'Orléans, M. de Beauregard, prélat également distingué par sa piété noble et éclairée et par ses vastes connaissances, et l'un des hommes les plus remarquables de l'illustre épiscopat français. La bonté vraiment paternelle avec laquelle je fus accueilli par ce vieillard sublime, qui à quatre vingt-trois ans conservait encore tout le feu de la jeunesse, et dont les cheveux blancs recevaient un double éclat de sa haute dignité et des souffrances qu'il avait endurées pour l'Église, tant en France qu'au sein de sa patrie, cette bonté, dis-je, me toucha vivement. Chaque

parole qu'il m'adressait avec une si sainte conviction, tombait dans mon ame émue comme une goutte de baume fortifiant. Que je trouvais de consolation dans les saints embrassemens de ce digne prêtre. Dans le cours de mes fréquens entretiens, qui roulaient sur tous les sujets les plus importans de la théologie et de l'histoire ancienne et moderne, sans en excepter même les événemens contemporains et la position à venir du Saint-Siége à l'égard de l'Église, le vénérable évêque me faisait souvent l'honneur de m'interrompre par des marques de satisfaction les plus flatteuses; quand alors je ne pouvais retenir d'abondantes larmes, il me disait ces paroles touchantes : « On voit bien que vous êtes un allemand. » Le saint homme ne savait pas ce qui se passait dans mon ame. S'il avait pu en sonder la profondeur, il y aurait trouvé l'explication de mes larmes. Je n'oublierai jamais cet entretien surtout, plein d'onction, dans lequel j'appris à connaître l'évêque dans tout l'éclat de sa su-

blime et angélique piété; me conduisant en quelque façon, par une invisible main, il pénétra avec moi dans l'abîme qui s'était formé dans mon cœur. Jamais je ne m'étais trouvé dans une pareille position. Les yeux mouillés de pleurs et la langue enchaînée, je demeurais en silence sur le point culminant de la grande lutte entre l'ancienne et la nouvelle direction de mon esprit. Malgré l'immense enthousiasme que m'inspiraient en ce moment et la cause et le pieux évêque, j'eus de la peine à balbutier ce peu de mots : « Monseigneur! quand je serais un incrédule ou un athée, je rougirais de honte et je tomberais à vos pieds. Non, la France ne mérite pas de pareils évêques. » Je fus obligé d'interrompre à l'instant même la conversation, sans pouvoir même prendre convenablement congé du prélat. Ce que je n'avais pu faire en sa présence, j'essayai de l'accomplir dans la superbe et majestueuse cathédrale qu'il a si fort embellie et dans laquelle son sacrifice pieux et agréable à Dieu, s'élève

chaque jour vers le ciel. Là, je me plaçai en présence du Seigneur, et je déposai sur son autel les sentimens dont j'étais pénétré. Parfaitement heureux et comme rempli d'une force nouvelle, je rentrai après cela dans la retraite solitaire d'une maison de campagne située hors de la ville et je pris en main mon Fénelon qui ne me quitta plus de la journée. L'évêque qui, par la manière dont je savais chaque jour diriger la conversation, avait dû selon moi, jeter de profonds regards dans mon ame, fut singulièrement étonné de mes expressions, et plus encore de ma retraite précipitée. Dans la même soirée, il eut la bonté d'envoyer demander de mes nouvelles, et exprima le désir de me parler. Mais je voulais demeurer ce jour là, absolument seul avec mes pensées, et je ne retournai en conséquence chez l'évêque que le lendemain matin. Nous reprîmes alors notre conversation avec notre gaîté ordinaire, mais en évitant soigneusement de parler de ce qui s'était passé la veille, quoique le digne

prélat parût clairement avoir envie de m'y ramener.

Des preuves répétées de la plus touchante sympathie, m'attachèrent si tendrement à l'évêque, que je l'aimais comme un père; et attendu que je n'avais jamais tout-à-fait renoncé au projet favori de ma jeunesse, qui était d'embrasser l'état ecclésiastique, projet que je n'avais abandonné pour quelque temps qu'afin d'étudier plus à fond certaines sciences secondaires dont l'application peut devenir fort utile à la théologie, je pris la résolution d'entrer dans un séminaire pour me préparer à recevoir les ordres. Mais le digne évêque me représenta si sérieusement que je n'y trouverais d'autre satisfaction que les consolations que m'offrirait la piété, que je finis par changer de plan. Il ne cessait de m'engager à aller à Rome. Mais pouvais-je alors aller à Rome?... J'aurais préféré faire le voyage de la Sibérie, tant j'étais encore rempli de préventions contre Rome. Pouvait-il en être autrement,

après qu'on m'eut annoncé comme infaillible une prison perpétuelle en plein air, au pain et à l'eau, dans le château Saint-Ange?

J'étais bien loin de croire que le désir de ce digne et pieux évêque s'accomplirait moins de six mois après. Je fus recueilli avec la même bienveillance par les autres évêques, durant le reste de mon voyage en France, et je puisai auprès d'eux les mêmes consolations de la religion. Leurs entretiens seront toujours présens à ma mémoire. Leur souvenir renouvelle et augmente l'impression qu'ils firent sur moi. Je ne cessais de remercier Dieu de m'avoir, dans sa bonté providentielle, mis en relation avec des hommes si pieux et qui travaillent avec tant d'ardeur pour son royaume. Plusieurs de ces dignes prélats, et surtout l'évêque d'Orléans, seront les objets perpétuels des prières que j'adresserai à Dieu. Je leur ai déjà consacré bien des larmes de reconnaissance, et je pleurerai encore bien souvent d'attendrissement en songeant à eux. Mais que ma position était

pénible, me voyant ainsi accueilli partout avec une distinction si marquée, tandis que chacun admirait mon zèle pur et ardent pour la religion, et me félicitait déjà comme le futur défenseur de la cause catholique! Dans plusieurs diocèses on me fit des offres très-séduisantes dans le cas où je préférerais d'y rester, plutôt que de suivre le conseil unanime que l'on me donnait d'aller à Rome.

Vous me demanderez sans doute, mon respectable ami, et avec raison, comment, dans de pareilles circonstances, je pouvais hésiter encore à régler la situation de mon ame? Cela me coûtait à la vérité une grande résignation; mais je craignais de me confier à un de ces respectables évêques, de peur de heurter leur sainte conviction, quoiqu eje dusseprévoir que des cas comme le mien ne pouvaient pas leur être étrangers. Je m'effrayais aussi de la trop grande sévérité du confessionnal français, et je tremblais que le voyage de Rome, voyage que je regarde aujourd'hui comme la cause de

mon salut, et qui ne m'était encore que conseillé, ne me fût, après ma confession, imposé comme un devoir impérieux; circonstance qui, à cette époque, aurait pu faire échouer l'œuvre de ma réconciliation. Et pourtant, une fois que j'eus pris la ferme résolution d'aller à Rome, je n'eus pas de désir plus vif que d'entrer purifié dans la ville du prince des apôtres. Arrivé à Marseille, où je restai pendant quatre semaines à me consulter sur mon voyage de Rome, j'éprouvai un désir irrésistible de réconciliation. Peu de jours avant celui qui avait été fixé pour le départ, il arriva une nouvelle, presque aussitôt démentie, qu'un bateau à vapeur avait péri corps et biens sur le Rhône, et ce bruit contribua beaucoup à fixer mon incertitude. En attendant, soit incrédulité, soit au contraire un vague pressentiment du grand bonheur qui attendait mon ame à Rome, je pris la résolution téméraire et anti-chrétienne de me confier aux flots avant d'avoir été réconcilié. Je me consolai par la sainte espérance

que cette main qui, dans ma recherche sincère de la vérité divine, m'avait conduit par des chemins si merveilleux jusque dans l'étroit espace d'un navire, me ferait aussi monter dans la grande barque de saint Pierre, dont l'entrée est si facile et si majestueuse. Je ne fis d'autres dispositions que d'aller, la veille de mon départ, en pélerinage à Notre-Dame-de-la-Garde, chapelle située hors de la ville, au haut d'un rocher escarpé, d'où la vue s'étend sur la vaste mer azurée. De là, la mère de Dieu jette souvent des regards de pitié sur les navires en danger, et là, j'allai à mon tour implorer cette auguste étoile des matelots, pour qu'elle daignât me protéger contre les vents en courroux. Je chargeai aussi mon tailleur, ancienne connaissance que j'avais faite au collége de Juilly, d'annoncer mon sort à ma famille, dans le cas où il m'arriverait malheur ; car je n'avais pas encore pu prendre sur moi de lui apprendre mon voyage, nouvelle qui ne pouvait manquer de lui faire plus

d'impression que celle de ma mort elle-même.

J'arrivai, sans autre accident que le mal de mer, heureusement à Rome au commencement du mois de mars. Les sensations que j'éprouvais étaient fort étranges; si j'avais suivi l'ancien dicton, que les premières impressions sont les meilleures, j'aurais dû quitter Rome sur le champ de nouveau, tant cette première impression lui fut défavorable. La cause en fut dans le réveil subit et inattendu de ma manière protestante d'envisager le christianisme et par-conséquent le catholicisme, puisque hors de l'Église catholique il ne saurait y avoir de véritable christianisme. Les idées que les premiers réformateurs rattachaient à Rome, et qui se sont perpétuées jusqu'aujourd'hui dans toute leur bizarrerie originelle, se ranimèrent en moi. J'allais les mettre à jamais à l'épreuve. On eût dit qu'elles voulaient se venger d'avance sur moi de la condamnation qu'elles allaient subir. Pour le moment, je cherchais autre chose qu'un beau ciel, des ruines subli-

mes et de magnifiques trésors de l'art. Je ne fis aucun usage de certaines lettres de recommandation dont j'étais porteur pour des personnes de distinction, des cardinaux et autres; elles m'auraient servi à fort peu de chose dans ma position. Je ne les avais prises que comme une ressource désespérée. Je voulais commencer par arranger le mieux possible les intérêts de ma conscience et voir après ce qui me restait à faire.

Je frappais tantôt à une porte, tantôt à une autre. Elles s'ouvrirent, mais non pas de la manière que je l'aurais désiré. Nonobstant les invitations les plus pressantes, il ne m'arrivait pas de frapper plus d'une fois à la même porte. Mécontent, je retournai auprès de mes joyeux compagnons de voyage, dont je m'étais éloigné pendant quelques jours sous le prétexte d'affaires, et je résolus de passer quelques heures avec eux, dans des rêves pleins de douceur, sur les ruines de la Rome ancienne et nouvelle, et puis d'en prendre à jamais congé, empor-

tant avec moi des matériaux pour quelques scènes grotesques d'un romau philosophico-politico-religieux, intitulé : *Le Diable en voyage*, dont la composition était à cette époque un de mes projets de prédilection, et qui devait décrire les résultats de la nouvelle direction de mon esprit. De cette façon, mon séjour à Rome ne m'aurait pas été tout-à-fait inutile. En attendant, je fus sur le point de repartir, et je l'aurais fait si une circonstance particulière ne m'en eût empêché. Je logeais avec un jeune artiste français qui partageait, sous le rapport de la religion et de la politique, toute la légèreté des vues de sa nation, et ne manquait pas aussi, avec toute la suffisance française, de les faire valoir en présence de tout le monde. A notre retour à la maison, notre hôtesse nous demandait souvent comment nous trouvions les églises de Rome, et ce que nous pensions des cérémonies du culte. Nous étions au milieu du carême, époque où Rome présente l'aspect le plus solennel. Je

ne manquais pas de protéger cette bonne femme contre les railleries méprisantes de cet artiste si abandonné de l'art, circonstance qui me valut toute sa confiance. Elle se mit alors à me parler des divers étrangers qui visitaient la ville éternelle; elle donna de grands éloges aux Allemands et aux Flamands, à cause de leur caractère tranquille et religieux; et protesta qu'elle ne recevrait jamais plus de Français dans sa maison. La conversation tomba entre autres sur M. Schlosser, de Francfort-sur-le-Mein, qui, après son retour à l'Église catholique, était mort précisément dans la chambre que j'occupais. Elle ne tarissait pas sur l'amabilité de son caractère et de celui d'un de ses meilleurs amis, le vénérable père Kohlmann, de la société de Jésus, qui l'avait visité presque tous les jours dans sa maladie. Au mot de *jésuite*, je dressai les oreilles; et, interrompant la bonne femme, je lui demandai quelques renseignemens plus précis sur ce père. Ils lui furent si favorables que j'éprou-

vai sur-le-champ le plus grand désir de connaître ce digne homme, d'autant plus que je me rappelais encore confusément que l'archevêque de Bordeaux, comte de Cheverus, ancien évêque de Boston en Amérique, m'avait fait un éloge extraordinaire d'un jésuite allemand, autrefois missionnaire et alors professeur à Rome, et m'avait offert de joindre aux lettres qu'il me donnait pour les cardinaux Weld et Macchi, une lettre pour lui. Je n'acceptai point cette dernière, car je craignais les jésuites plus que je ne les aimais, et j'étais d'avis qu'il ne fallait pas se brûler les doigts en approchant trop près de pareils hommes.

Je n'avais jamais même connu de jésuite en sa qualité de membre de l'ordre. Je dois à la vérité l'éducation de ma jeunesse à l'un des hommes les plus distingués de cet ordre, à ce Kohler, si connu de tous les Silésiens, et qui fut le premier à répandre l'étude solide des langues orientales en Silésie, dès avant la réunion de l'université protestante de

Francfort avec la ci-devant académie catholique des jésuites de Breslau. Kohler a rendu à l'éducation et à l'instruction, en Silésie, des secours éminens ce que les protestans reconnaissent aussi bien que les catholiques. Le gouvernement le plaça plus tard à la tête du collége catholique de Breslau, ancienne propriété des jésuites, maintenant ouvert également aux catholiques et aux protestans. Il obtint en même temps la chaire des langues orientales, et celle de l'explication biblique à la faculté de théologie catholique de l'université désormais mi-partie. L'amitié de cet homme que, plus tard, mon frère et moi, nous payâmes d'une si noire ingratitude, demeura constante pour moi; bien que descendu à l'âge de quatre-vingt-six ans de sa chaire de théologie, il continua à lutter entre nous et notre direction spirituelle, conduite qui, malgré son âge et sa haute réputation, lui attira les jugemens les plus injustes tant de la part des catholiques que de celle des protestans. Je me rappelle

depuis lors avec une joie extrême, qu'un jour ce digne homme fit prier ma mère, femme d'une foi vraiment antique, de venir le voir, et qu'il la conjura, dans les termes les plus pressans, de se servir auprès de nous de toute la persuasion des discours maternels pour nous éloigner de la route dangereuse dans laquelle nous étions engagés, en ajoutant qu'une mère comme elle devait avoir beaucoup de pouvoir sur nous. Notre mère qui, dans la naïve innocence de son cœur, était d'accord avec nous sur tant de points, se sentait néanmoins si fermement convaincue de la sainteté et de la divinité de l'Église catholique, qu'elle nous protestait souvent en des termes qui tantôt nous irritaient, tantôt nous faisaient sourire, mais qui nous causaient toujours une grande émotion, que si jamais soit par punition, soit par tout autre motif, nous étions assez coupables pour changer de religion, elle nous abandonnerait sur-le-champ, ne nous reconnaîtrait plus pour ses fils, et que, dût-elle tomber dans

la plus grande misère, elle préférerait gagner son pain par le travail de ses mains ou demander l'aumône de porte en porte, plutôt que de rien accepter de nous, à quelque haut rang que nous fussions parvenus. Elle allait tous les matins entendre la première messe à notre intention, afin que Dieu éloignât de nous de semblables pensées.

D'après la connaissance plus intime que j'ai maintenant des jésuites, je vois que Kohler est digne de son ordre illustre. Je souriais souvent quand je l'entendais exprimer avec naïveté le pieux désir de pouvoir porter encore une fois l'habit de son ordre, et mourir dans cet habit. Sans nouvelle de ma patrie, je ne sais s'il a plu à la Providence d'appeler à elle ce généreux et infatiguable soldat de la vérité. Je serais bien heureux si ces lignes pouvaient le trouver encore en vie. Sinon puissent-elles être au moins une légère offrande posée sur sa tombe qu'ombragent les mérites du juste.

Après avoir balancé pendant plusieurs jours, je résolus enfin, par une voix intérieure, d'al-

ler trouver le père Kohlmann. La pensée que j'avais eu le bonheur d'échapper aux prétendus écueils de tant de connaissances dangereuses, m'enhardissait aussi à faire tête à celle du père Kohlmann. Il m'en coûta pourtant beaucoup pour vaincre toutes mes préventions. Je me promenai pendant plus de deux heures de long en large devant la porte du collége des jésuites. Je le contemplai de tous les côtés; puis je le quittai de nouveau pour quelque temps et j'entrai successivement dans plusieurs églises où j'adressai à Dieu de ferventes prières pour qu'il daignât me soutenir, par sa grace, dans la démarche que j'allais faire; d'autant plus qu'elle devait être la dernière que je comptais faire à Rome pour l'œuvre de ma rémission. J'entrai enfin dans cette maison fameuse, bien résigné à supporter tout ce qui pourrait m'arriver. Je fûs assez heureux pour trouver le père chez lui; on me conduisit dans sa chambre en me faisant passer par deux longs corridors. Oh! comme le cœur me battait! Il me semblait que l'on me menait à

l'échafaud. Je regardai fixément le père, je lui adressai quelques questions insignifiantes, et ne tardai pas à me convaincre que ces pieux cénobites ne s'occupent réellement que de celui dont ils portent le nom.

J'épanchai mon cœur tout entier dans son sein. Je trouvai dans ce sein un cœur allemand, et je n'en demandai pas davantage pour lui accorder toute ma confiance. Il me parla ce même langage plein de franchise, de noblesse et de sympathie que j'étais accoutumé à trouver dans les lettres que vous, mon respectable ami, m'aviez adressées dans mes momens d'épreuve. La ressemblance entre vous était si frappante, si étonnante, que si je n'avais pas su que c'était le père Kohlmann que j'avais devant moi, j'aurais pu croire que c'était avec vous que je m'entretenais. Oh! que cette surprise fut douce pour mon ame! Il est donc vrai! on trouve partout de belles ames dans des cœurs allemands, et ils sont partout les mêmes! Mon amitié pour le père Kohlmann s'éleva sur-le-champ jusqu'à l'enthousiasme.

Je remerciai Dieu de ce que je vous retrouvais en lui, vous dont je désirais fort la présence, et dont je ne m'étais éloigné pendant quelques mois que pour ne pas vous faire participer aux souffrances de mon ame. Et ce qui ajoutait à mon bonheur, c'était que je vous retrouvais sur le sol sacré de Rome.

En attendant, si la joie que je ressentais d'avoir fait la connaissance du père Kohlmann était immense, je n'en fus pas moins douloureusement affecté à la pensée qu'un si excellent homme, avec qui mon ame sympathisait si fort, et qui pénétrait si avant dans mon cœur, fût précisément un jésuite. Mais après l'avoir quitté, quand j'eus bien réfléchi sur ce que j'avais vu et entendu, je reconnus bientôt que l'élévation d'ame que j'avais admirée en lui tenait précisément à son ordre, et je renonçai sur-le-champ à mes préventions.

Les visites que je lui fis après cela devinrent de plus en plus intéressantes. Je n'avais pourtant fait aucune démarche positive auprès de lui. La première était réservée à un moment so-

lennel. Nous approchions de la semaine sainte, époque où les disciples de saint Ignace de Loyola ont coutume de faire leur retraite spirituelle. Sa durée est de huit jours, sans compter celui de l'entrée et de la sortie. Le père reconnut à l'agitation de mon ame qu'elle avait besoin de repos et de recueillement. Il me proposa en conséquence de prendre part à cette retraite qui devait commencer le 26 mars, et m'assura que j'y trouverais beaucoup de consolations.

J'avais déjà été témoin, pendant mon séjour en France, des excellens effets que produisent ces retraites spirituelles, et j'avais même été sur le point, d'après le conseil de Monseigneur l'évêque d'Orléans, de prendre part moi-même à celle du séminaire de Saint-Sulpice, à sa campagne d'Issy. Mais faire une semblable retraite chez des jésuites, et à des conditions si dures, me paraissait être l'entreprise la plus hasardeuse que j'eusse tentée de ma vie. Je saisis donc toutes sortes de prétextes pour ne pas accepter cette offre. J'alléguais tantôt mon in-

dignité, tantôt l'impossibilité d'arriver aux dispositions nécessaires pour bien accomplir un acte si solennel, tantôt enfin des affaires importantes. Je demandai toutefois quelques jours pour réfléchir. Nous étions au mercredi, et la retraite devait commencer le lundi suivant. Mon courage remporta encore cette fois la victoire, et le samedi matin j'annonçai au père que j'étais prêt à accepter son offre. J'entrai donc dans la maison de retraite de saint Eusèbe, mais dans quelle attente ! J'étais bien convaincu qu'il me serait bien impossible d'y rester trois jours. Pressé par la curiosité plutôt que par tout autre sentiment, je désirais voir un peu dans leur intérieur ces jésuites dont j'avais tant entendu parler, et dont les maisons de retraite m'avaient été dépeintes, même à Vienne, sous des couleurs si déplorables. Je me flattais, si j'en sortais sain et sauf, d'y puiser au moins le sujet d'un article de journal fort curieux. Je chargeai en outre l'artiste français, dont je m'étais séparé sous le prétexte d'une partie de campagne, de demander avec

instance de mes nouvelles à une personne que je lui indiquai, dans le cas où je n'aurais pas reparu au bout de douze jours.

Que ma surprise fut grande en entrant dans la maison! Le saint silence qui y régnait me plut dès le premier abord. Un si bon commencement me faisait prévoir une fin heureuse. On me conduisit dans la chapelle, qui était petite, mais décorée avec goût et agrément. Ses peintures gothiques ajoutaient beaucoup de force aux discours du pieux orateur; elles réveillaient et maintenaient la piété dans le cœur des assistans. J'avais devant moi la modeste chaire du prédicateur et l'image de Jésus crucifié, sur une élévation couverte de drap vert. Mon âme émue par cet aspect, quittait souvent la bouche de l'orateur, pour se reposer un moment sur la montagne du divin patient, et y puiser le courage d'imiter son exemple.

Le premier discours préparatoire me plut extrêmement, et dissipa sur-le-champ toute mon inquiétude. L'exposition claire et simple du grand but de ces exercices spirituels et

l'invitation pleine de douceur et d'onction faite aux assistans de s'éloigner, s'ils ne se sentaient pas assez de courage et de force pour achever ces exercices dans les dispositions et dans le but qu'exigeait leur illustre fondateur saint Ignace, firent sur moi l'effet désiré. Je ne doutai point que je n'y trouvasse cette satisfaction et cette force auxquelles mon ame aspirait depuis si long-temps, et que depuis quelques mois surtout j'avais fait tant d'efforts pour me procurer.

Je me rappelai surtout à cette occasion une de vos dernières lettres, mon respectable ami, dans laquelle vous répondiez à certains doutes que j'exprimais sur l'efficacité des séminaires en général, et où vous me faisiez cette observation frappante qu'il n'y a rien de plus beau, et qui convienne mieux à l'intention du prêtre que de le voir, après qu'il a terminé ses études à l'Université, se retirer pendant un an ou deux dans une maison religieuse, et s'y préparer à sa haute mission, dans une sainte solitude où il ne s'occupe que de Dieu.

Vous ne manquâtes pas de reprocher avec raison, aux séminaires français, leur trop grande sévérité et leur défectuosité, tant par rapport à la manière de développer les sentimens de piété chez les élèves, qui ne satisferait nullement le caractère religieux des Allemands, qu'en ce qui regarde les sujets qui font partie de leurs études, et qui sont restés trop en arrière du progrès de la science, sans parler de ce second défaut du séminaire français, lequel est généralement avoué du respectable clergé lui-même. J'acquis, dès le troisième jour de ma retraite à Saint-Eusèbe, la conviction que vous ne vous étiez pas trompé non plus sur le premier reproche que vous leur faisiez, car les vénérables pères de la Société de Jésus, ces profonds connaisseurs des faiblesses de la nature humaine, ont su fort bien éviter cette faute.

Je ne saurais vous exprimer quel bonheur me fit éprouver la manière dont les exercices étaient dirigés. Les plus sublimes vérités de la religion sont enseignées ici dans un langage si

aimable, si attrayant, si bien fait pour émouvoir le cœur du pécheur le plus endurci, tandis que, d'un autre côté, on évite avec tant de soin et de prudence tout ce qui pourrait tendre à aggraver le fardeau du péché, que je ne trouvai plus aucune difficulté à satisfaire aux plus grandes exigences ascétiques. En un mot, on est transporté au pied du mont des Oliviers: on voit devant soi toutes les souffrances, toutes les douleurs dont le cœur du pécheur pénitent peut être pénétré, et l'on prend sa croix avec courage et avec joie, sous une direction et avec des soutiens pareils, afin de suivre le Seigneur sur le chemin de la consommation.

Le quatrième jour de la retraite, je me sentais déjà dans une position que je ne puis vous décrire. J'étais complétement broyé. Mes anciennes passions renouvelèrent encore une fois le combat et s'enflammèrent de nouveau; mais je ne craignis pas de tenter avec résolution le dernier assaut, et j'en sortis vainqueur et récompensé.

Je ne puis m'empêcher, mon respectable

ami, de vous faire part d'une circonstance qui vous fera peut-être sourire. Le deuxième jour de la retraite, je fus saisi d'un violent mal de tête. Je n'en pus découvrir la cause. Je l'attribuai à l'oreiller de laine sur lequel je couchais, et je le remplaçai par une redingote que j'avais apportée avec moi. Mais ce changement ne guérit point mon mal; il ne disparut que quand je vis mon confesseur, le père Kohlmann, qui arriva malheureusement deux jours plus tard que je ne l'aurais désiré.

Je me souviendrai toute ma vie de la touchante scène qui eut lieu lorsque, avec cet entier abandon qu'exige le grand acte de la confession, et que le spirituel Pascal, le plus beau génie de Port-Royal, a décrit d'une façon si admirable, je lui fis l'aveu de l'état de mon ame que, jusqu'à ce moment, il avait deviné plutôt qu'il ne l'avait connu. Je me souviendrai toujours des larmes brûlantes que nous versâmes tous deux, et qui nous soulagèrent tant l'un et l'autre. Mais quelle fut, hélas! la position dans laquelle je me vis rejeté, quand

ce même ecclésiastique, qui venait de m'adresser un langage si compatissant et si encourageant, me répondit qu'il reviendrait le lendemain de grand matin, et qu'il m'apporterait les consolations de la religion dont j'avais tant de besoin et que je souhaitais avec tant d'ardeur. Quelle nuit sinistre il me fallut encore passer! Cependant son courage, ses douces paroles et le soulagement que l'acte seul de la confession m'avait déjà procuré, me consolèrent, me donnèrent des forces pour attendre ce dernier moment dans une résignation parfaite aux volontés de Dieu.

Le père Kohlmann arriva le lendemain matin, ainsi qu'il me l'avait promis. Il m'ordonna sur-le-champ d'achever ma confession. Après qu'il m'eut demandé si j'étais bien convaincu du dogme de l'Eglise catholique, ce dont je lui donnai l'assurance la plus solennelle, et dont il avait du reste reçu tant de preuves dans le cours de mes entretiens avec lui, il me donna l'absolution, en me faisant toutefois observer que j'avais encouru l'ex-

communication, et qu'il fallait que je communiasse pour m'en faire relever. Je le savais, et je connaissais, par l'histoire, la portée de cette peine qui avait été plus d'une fois le sujet de mes plaisanteries. J'avouai pourtant mes torts, et je me soumis à cette pieuse institution.

Que je me sentis réconforté après cet acte! Mes forces physiques avaient éprouvé le contre-coup de la lutte et des souffrances de mon ame. Ce ne fût que quand celle-ci eut accompli sa réconciliation, et que le vénérable père y eut apposé le sceau en me donnant le baiser de paix, dans un embrassement pieux et fraternel, que les autres recouvrèrent leur équilibre accoutumé. Pour la première fois, depuis plusieurs années, je participais de nouveau aux sacremens de notre Église. J'avais méconnu Jésus-Christ dans les enseignemens qu'il a laissés au monde, et je me réconciliais avec lui par le ministère d'un membre de cette société qui porte si dignement son nom, et dont un autre de ses ministres m'avait donné les premiers enseignemens religieux.

Je m'étais éloigné de Rome, et c'était dans Rome même que je me réconciliais avec Rome. Quelle pensée !..... J'étais donc assez heureux pour voir l'accomplissement de mon désir le plus ardent, des vœux que j'avais si souvent adressés à Dieu du plus profond de mon cœur ; et avant d'entrer dans ma trentième année, je me voyais délivré des malheureuses hésitations auxquelles je venais de me livrer.

Je suis né le jeudi saint, 11 avril 1804 ; depuis le 28 avril 1824, jour où je quittai mes études théologiques, pour commencer celles de la philosophie et du droit, quoique toujours entraîné par un penchant irrésistible vers le domaine de la théologie, je fus sans cesse en guerre avec moi-même et avec l'Église ; et enfin, le mercredi de la semaine sainte, 3 avril 1833, j'eus le bonheur de me réconcilier avec l'Église et avec moi-même.

Mais un bonheur bien plus grand encore m'était réservé. Je devais être assez heureux pour parler au Saint-Père. Quelles furent mes sensations, quand je m'approchai de l'auguste

représentant de la première puissance du monde, de laquelle et par laquelle toutes les autres existent et reçoivent leur consécration. Jamais je n'avais éprouvé un bonheur pareil à celui que me donna la courte audience que le Saint-Père daigna m'accorder. Avec quelle affabilité je fus accueilli par le père de la chrétienté! Une pareille dignité placée sur la tête d'un homme, que la naissance n'y a point appelé, et qui ne l'a méritée que par la moisson des vertus qu'il a recueillies dans la solitude du cloître, où il ne s'est occupé que de Dieu, a un pouvoir magique que l'on sent, mais que l'on ne peut pas décrire, et qui acquiert une nouvelle force quand on voit chez cet homme la douceur et l'amabilité de celui qu'il représente sur la terre. Pénétré à la fois de repentir, de douleur et d'une volupté inexprimable, je me jetai aux pieds de ce pouvoir auguste, et inondé de larmes, je prononçai intérieurement cette belle profession de foi que Fénelon composa peu de temps avant sa sainte mort, et qu'il a laissée au monde comme le

chant du cygne. « O Église romaine! ô cité
» sainte! ô chère et commune patrie de tous
» les vrais chrétiens! Il n'y a en Jésus-Christ
» ni grec, ni scythe, ni barbare, ni juif, ni gen-
» til : tout est fait en un seul peuple dans vo-
» tre sein; tous sont concitoyens de Rome, et
» tous catholiques et romains. Là existe cette
» grande tige qui a été plantée de la main de
» Jésus-Christ. Tout rameau qui en est déta-
» ché, se flétrit, se dessèche et tombe. O mère,
» quiconque est enfant de Dieu est aussi le
» vôtre! Après tant de siècles vous êtes encore
» féconde. O épouse, vous enfantez sans cesse
» à votre époux, de toutes les extrémités de
» l'univers! Mais d'où vient que tant d'enfans
» dénaturés méconnaissent aujourd'hui leur
» mère, s'élèvent contre elle, et la regardent
» comme une marâtre? D'où vient que son
» autorité toute spirituelle lui donne tant
» d'ombrage? Quoi! le sacré lien de l'unité
» qui doit faire de tous les peuples un seul
» troupeau, de tous les ministres un seul pas-
» teur, sera-t-il le prétexte d'une funeste di-

» vision? Serions-nous arrivés à ces derniers
» temps, où le fils de l'homme trouvera à
» peine de la foi sur la terre? Tremblons, mes
» très-chers frères, tremblons, de peur que le
» règne de Dieu, dont nous abusons, ne nous
» soit enlevé et ne passe à d'autres nations qui
» en goûteront les fruits. Tremblons, humi-
» lions-nous, de peur que Jésus-Christ ne
» transporte ailleurs le flambeau de la pieuse
» foi, et qu'il ne nous laisse dans les ténèbres
» dues à notre orgueil. O Église! d'où Pierre
» confirmera à jamais ses frères, que ma main
» droite s'oublie elle-même, si je vous oublie
» à jamais! Que ma langue se sèche à mon pa-
» lais et qu'elle devienne immobile, si vous
» n'êtes pas jusqu'au dernier soupir de ma vie,
» le principal objet de ma joie et de mon can-
» tique! » (*Vie de Fénelon,* par monseigneur
le cardinal de Bausset, t. II, *p.* 1704, *et sui.*)

J'implore maintenant tous mes frères en Jésus-Christ, et en particulier les Allemands de répéter avec moi cette sainte profession de foi. O mes chers amis, et vous surtout, mes frères

bien-aimés, qui, dans le zèle le plus pur, avez si long-temps poursuivi le chemin d'une église nationale, puissé-je vous faire partager les consolations que j'ai reçues aux pieds du Saint-Père. Certes vous feriez éclater les mêmes transports de joie, si, fermement réunis à la sainte Église de Rome, mère de toute vie spirituelle, vous retrouviez dans son sein cette satisfaction que vous cherchez dans les honteuses chaînes de l'anathème où vous vivez, sinon séparés, du moins attachés seulement à l'Église par les liens les plus fragiles. Oui, mon frère, c'est à vous et aux dignes pasteurs de la Silésie, *Gilge*, *Neukirk*, *Ober* et *Pohl*, que je transmets ce saint souhait du père de la chrétienté, de pouvoir un jour vous recueillir dans ses embrassemens apostoliques. Puisse ce souhait, et la bénédiction apostolique que j'ai sollicitée de lui pour vous, rendre à vos ames la paix intérieure, vous réconcilier avec l'Eglise, et former entre vous et elle, dans une sainte harmonie, ce beau lien des ames qui fait seul

le bonheur des chrétiens pieux et éclairés par l'esprit du Seigneur!

Ce fut à Saint-Eusèbe que je recueillis le fruit d'une retraite spirituelle, où je mis le sceau à ma réconciliation spirituelle. Or qu'est-ce qu'un séminaire, si ce n'est une retraite spirituelle permanente, qui n'est interrompue que par une sage distribution d'études pieuses, qui lui donne plus d'attraits et d'utilité?

Je compris alors que, pour redonner au clergé déchu de notre siècle son éclat auguste, son ancienne dignité et sa vraie destination céleste, il existe d'autres moyens encore, et bien plus infaillibles que ne le serait le lien le plus saint, le plus chaste, le plus heureux du mariage, opinion que j'avais exprimée autrefois dans un de mes ouvrages sur l'origine du célibat des prêtres. Le clergé de notre temps, poussé en partie par la force aveugle des circonstances, n'a fait, hélas! que des pas trop rapides vers sa sécularisation. Le mariage ne ferait que la compléter et lui enlever la dernière teinte de son caractère divin et social. Celui

qui jettera un regard profond sur le développement de l'esprit humain pendant les trois derniers siècles reconnaîtra que la ruine du protestantisme, sous le rapport spirituel et social, est due uniquement au mariage de ses prêtres, sans lequel, d'un autre côté, il n'aurait pu naître ni subsister. Cette pensée m'était échappée pendant la composition de mon ouvrage. Je ne voulais que rechercher, avec la scrupuleuse exactitude d'un historien, l'origine et les progrès du célibat des prêtres, sans peser du reste mûrement ses vastes résultats sociaux : ce qui ne paraîtra pas surprenant de la part d'un jeune homme de vingt-quatre ans, qui examinait avec la passion de son âge une institution sociale, consacrée par l'expérience de tant de siècles. Je partageais l'erreur de tant de grands et nobles esprits des siècles passés, qui croyaient pouvoir guérir la rongeante plaie de la démoralisation du clergé par le remède palliatif du mariage, qui n'aurait fait que rendre le mal incurable. Si jadis le célibat a malheureusement laissé dans l'histoire quelques souillures qui

offensent les regards de l'homme moral, il a, d'un autre côté, préparé à l'Église des époques de l'éclat le plus brillant, et a rendu des services immenses à la société. C'est au célibat des prêtres et à l'héroïsme social, né de la source la plus pure, par lequel tant de prélats distingués et vénérables se sont signalés, que l'Église doit sa conservation au milieu des opinions terribles que la Providence envoie de temps à autre sur la terre, comme pour rappeler l'avenir qui attend le genre humain. Combien de fois et à combien d'époques différentes le pieux zèle et l'exemple irréprochable du clergé n'ont-ils pas répandu une vie nouvelle dans les veines empoisonnées de la société humaine! La corruption de la société n'a jamais entraîné à sa suite la corruption du clergé. Ce n'est que quand le clergé a commencé à contempler avec une tranquille indifférence le bourbier de la démoralisation générale, qu'il en a été lui-même atteint. Le corps du clergé

éprouva alors à son tour les effets de la contagion universelle.

Quand les nouvelles sociétés protestantes du seizième siècle, je veux dire celles des luthériens et des réformés, crurent pouvoir échapper à la démoralisation générale qui s'était emparée de la société, en prenant part aux bacchanales et aux orgies impies de leurs apôtres, leur corruption morale devint d'autant plus grande qu'elle se communiqua en même temps à l'esprit, et les pénétra par conséquent corps et ame ; tandis que l'Église catholique s'étant débarassée de cette affreuse lèpre, se retrouva pure dans ses principes, et put de nouveau, revêtue du saint manteau de la charité, suivre sa divine destination et combattre, avec un redoublement de courage, la démoralisation spirituelle et sociale de l'humanité. Le concile de Trente, seule véritable réforme, et seule réforme possible de l'Église, pour me servir de la belle expression de M. de Maistre mit des bornes à ce mal, et jugea irrévocablement la réformation de Luther et de Calvin,

née de la concupiscence. L'ancienne vie apostholique pénétra alors de nouveau l'Église catholique et ses adhérens sincères, tandis que les Églises nouvelles, traînant une existence pénible et maladive, ne se soutenaient que par l'attrait de la nouveauté, et à l'aide du mensonge et de la calomnie qui s'efforçaient de perpétuer cet attrait. Luther lui-même et ses plus habiles partisans se virent forcés de reconnaître que la morale et la vie pure et spirituelle ne se trouvaient que dans l'ancienne Église et que la sienne était désolée par une dégénération matérielle et spirituelle (1). « Par cette » doctrine (la sienne), » dit Luther, « le monde » va de mal en pis. Autrefois les gens n'étaient » possédés que d'un seul démon, maintenant » ils en ont sept dans le corps. Le diable entre » aujourd'hui par légions dans les gens, et sous » la pure lumière de l'Évangile ; ils se montrent » plus avares, plus rusés, plus intéressés, plus » dépourvus de miséricorde, plus licencieux

(1) Sermons familiers, dans le 2e sermon pour l'avent. Séna, 1550, in-folio.

» qu'ils ne l'étaient autrefois sous le papisme.
» L'interprétation de la Bible m'a coûté beau-
» coup de peine, mais elle est peu estimée de
» vous; nos adversaires la lisent beaucoup plus
» que les nôtres. Je crois que le duc George »
(prince catholique de Saxe) « a lu plus assi-
» duement la Bible que tous nos gentils-
» hommes (1).

» Chez nous autres, luthériens, la noblesse
» est si audacieuse et si fière, que l'on dirait
» qu'elle ne sait si elle doit marcher sur les
» pieds ou sur la tête, et les paysans sont
» si capricieux et si pleins d'orgueil, qu'ils
» se croient les seigneurs de tous les sei-
» gneurs, tandis que la noblesse et les pay-
» sans ensemble ne se bornent pas à mépriser
» Dieu, mais vont jusqu'à piller et voler, au
» nom de l'Évangile, qui ne leur a pourtant pas
» été donné pour cela. Je crains bien que nous
» ne tentions Dieu par trop, et, à force de le

(1) Conversation de table, édit. d'Eisleben, page 622.

» tourmenter, de l'irriter et de l'aigrir sans lui » laisser aucun repos, il sera enfin obligé de » lancer ses foudres sur nous (1).

» Les paysans sont devenus encore plus in» disciplinés par la prédication de l'Evangile. » Ils croient pouvoir faire tout ce qui leur » plaît; ils ne craignent ni l'enfer ni le pur» gatoire, et disent: *Je crois, donc je serai* » *sauvé* (2). »

D'après cela, nous pouvons hardiment soutenir que le protestantisme est un météore qui a brillé pendant quelque temps sur l'horizon, mais qui a déjà disparu, si ce n'est du domaine de la réalité, dans lequel les intérêts immoraux du siècle le retiennent toujours, du moins aux regards du monde spirituel et intellectuel. Rien ne saurait donc être plus vrai que l'arrêt porté par le grand et sage Fénelon, qui, dans son bel entretien avec Ramsay, philosophe écossais et protestant, soutient que le chrétien qui

(1) Conversation de table, éd. de Leipzig, p. 471.
(2) Id. éd. d'Eisleben, p. 209.



cherche sincèrement la vérité, n'a d'autre choix que d'être catholique ou déiste (1). Le protestantisme est devenu aujourd'hui une chimère, tandis que le déisme, en se plaçant momentanément sur le trône du monde, à l'aide de son digne agent, Robespierre, a fait voir toute son insuffisance comme principe régénérateur de la société humaine; il s'est en conséquence anéanti lui-même, et a prononcé en dernière instance sa propre condamnation. Cette noble et sainte conviction, qui avait dicté ce sublime arrêt à Fénelon, inspira aussi le comte de Maistre, lorsque, dans une situation toute semblable à celle de l'archevêque de Cambrai, il écrivait à une dame protestante: « Nous » autres, catholiques, possédons une liste

(1) OEuvres de Fénélon, t. III, p. 28, édition de Paris, 1827, in-8°. C'est cet arrêt de Fénelon qui a inspiré le célèbre Thomas Moore dans la composition de son ouvrage intitulé : *Voyages d'un Irlandais à la recherche d'une religion*. Voyez la critique de cet ouvrage dans le *Monthly Review* de mai 1833.

» d'hommes distingués par le rang et par les » dignités, par l'esprit et par les talens, qui, » renonçant à tous les préjugés de secte et » d'éducation, ont reconnu la vérité, et sont » rentrés dans le giron de l'Église. Leur nom- » bre est si grand qu'il remplirait des colonnes » entières. Essayez à votre tour, je vous en » prie, de former une liste de ceux qui ont » abandonné le catholicisme, pour embrasser » une secte quelconque. Vous ne trouverez » guères, j'en suis sûr, que des libertins, » des esprits inquiets ou des hommes cor- » rompus. »

Notre église doit le fondement de sa renaissance spirituelle et sociale, fruit du saint zèle et de l'inspiration divine des pères du concile de Trente, principalement à l'éducation morale de ses prêtres, et surtout à l'organisation des séminaires rédigée par ces mêmes pères. La grande question du moment au moins pour l'Allemagne, c'est le maintien de cette institu-

(1) Revue Catholique de Kenz, 16me année, mai p. 271.

tion ecclésiastique modifiée selon les besoins du temps. Nous répondrons plus bas aux reproches que l'on a coutume de lui adresser. Moi-même j'avoue que j'étais prévenu contre elle et qu'elle m'inspirait de la méfiance, je la regardais comme une pépinière de moines et comme une école d'hypocrites et de bigoterie. Mais après l'expérience que j'ai acquise à Saint-Eusèbe, je n'ai pas tardé à me convaincre du contraire.

J'étais tellement enchanté des heureux résultats d'une institution qui fournissait à l'ame tant de nourriture céleste, que dès le quatrième jour de la retraite, je formai le plan d'un grand ouvrage qui devait avoir pour sujet l'histoire critique et pragmatique des séminaires. Jusqu'à ce moment aucune pensée de ce genre ne m'était jamais entrée dans la tête. Dans la joie de mon cœur je communiquai mon projet à un jésuite français, le père Maurel, que l'on m'avait donné pour conseiller spirituel pendant mon séjour à Saint-Eusèbe, ce qui m'était d'autant plus agréable que je ne me sentais pas

encore bien ferme dans la langue italienne. Les soins vraiment paternels dont il daignait me combler firent sur moi l'effet le plus avantageux. J'en conserverai toute ma vie l'impression favorable.

Si d'un côté je fus peu satisfait du conseil que me donna ce père, d'attendre, pour faire le plan de mon ouvrage que j'eusse pris l'avis du père Kohlmann, de l'autre je ne pus m'empêcher d'applaudir à la sage prudence de cet homme aimable, chez qui brillait avec tant d'éclat l'esprit de son ordre. J'attendis donc le père Kohlmann; je lui fis part avant ma confession, de la consolation que j'avais puisée dans les exercices, et de la résolution que j'avais prise de composer un ouvrage sur ce sujet et sur les séminaires en général. J'exprimai à cette occasion tous mes regrets de l'état déplorable des séminaires en Allemagne, que je regardais comme la cause de la décadence de notre clergé, et je lui exposai la grande utilité d'un pareil ouvrage. Il partagea mon opinion à ce sujet, mais il m'engagea à suspendre l'exé-

cution de mon projet, qu'il rangeait peut-être au nombre des pieux désirs. Je ne me contentai pourtant pas de cette défaite. Le lendemain, quand le père m'eut imposé la pénitence que je devais faire, je lui fis observer que la joie de notre conversation de la veille au soir lui avait fait oublier un point important qui m'obligerait à m'occuper pendant long-temps de ma pénitence d'une façon à la fois agréable et utile, et lui donnerait tout-à-fait la tournure de celle de la primitive église. Comme il me demandait ce que j'entendais par là, je lui répondis qu'il aurait dû m'imposer l'obligation d'écrire l'ouvrage dont je lui avais parlé sur les séminaires. Il me permit sur-le-champ de regarder la composition de ce livre comme faisant partie de ma pénitence.

Telle est l'origine de l'ouvrage que je présente aujourd'hui au public. Fruit de la pénitence, je suis loin d'y prétendre à la perfection. La pénitence morale, quelque impérieusement qu'on l'exécute, laisse toujours quelque chose à désirer au cœur du vrai pénitent. Je réser-

vai à un autre moment l'accomplissement de ces désirs. Ils me guideront dans les travaux à venir de ma vie spirituelle, et me feront arriver, j'espère, à cette perfection qui sera désormais le seul but de mes efforts.

Puisse donc cet ouvrage, qui va entrer dans le monde sous l'auguste habit de pénitent, réparer le mal qu'ont fait les écrits que j'ai composés du temps que j'étais séparé de l'Église. Si jamais ces ouvrages ont scandalisé ou troublé le repos de la conscience soit des laïques, soit des vénérables ministres de notre sainte Église, puisse celui-ci effacer mes erreurs et faire oublier surtout à ses ministres les désirs impurs que je leur ai peut-être inspirés, et dont l'exemple si cruel n'aurait pu que leur préparer les chaînes les plus honteuses. Le souvenir de mes fautes blesse profondément mon ame. Quand j'ai commis cette erreur j'agissais de bonne foi, trompé que j'étais par une séduisante, mais déplorable illusion. Aujourd'hui que je la reconnais, ma bonne foi n'est pas moins pure, ni moins parfaite. Je me sens heureux de pouvoir

désormais obéir aux décisions de l'Église, ce que je ne me sentais pas en état de faire auparavant,alors surtout qu'elles étaient en opposition directe avec ma conviction personnelle et ma susceptibilité.

Il est une circonstance qui imprime à mes yeux une plus grande importance à la déclaration franche et sincère que je fais, afin de donner respectueusement et en toute humilité à l'Église et à son auguste chef, une garantie des nouvelles dispositions de mon ame. Dès le 31 août de l'année dernière, j'adressai aux aurités constituées de mon pays une déclaration semblable, en leur demandant la permission d'être pour quelque temps au séminaire de Saint-Stanislas à Paris, afin d'y continuer mes études théologiques et de compléter quelques ouvrages littéraires, à l'aide des secours que je puiserais dans les bibliothèques nationales de Paris. Son excellence le ministre des cultes et de l'instruction publique, baron d'Alteinstein me répondit le 6 octobre 1832, qu'une plus longue absence de mes foyers pourrait

nuire aux intérêts sacrés de ma patrie, et il m'engagea en conséquence à y rentrer.

Une preuve non moins frappante de la sincérité de mon changement se trouve dans l'article que vers la fin de juillet de l'année dernière j'adressai de Paris à la revue trimestrielle de Tubingue, sur l'état de l'Église de France... Cet article aura toujours de l'intérêt pour moi, car il offre sous beaucoup de rapports une autobiographie naïve de ma personne, et l'histoire de mon triste séjour à Paris. Quoique je fusse encore bien indécis à cette époque, ce qui explique le style vague et incertain de cet article, j'éprouvais cependant une grande satisfaction de l'avoir écrit. C'était une dénonciation adressée au grand et implacable aréopage théologien de l'Allemagne; elle me donna le courage de faire plus tard cette confession générale que je dépose aujourd'hui aux pieds du public de mon église.

Ma nouvelle direction spirituelle remonte à une époque où je ne pensais pas du tout encore à Rome, et où je ne connaissais pas

d'autre jésuite que ce Kohler, le professeur de ma jeunesse, et qui était caché dans le clergé séculier. Aussi les amis peu nombreux, mais respectables, que j'ai laissés à Rome savent que quand j'y suis arrivé, cette direction était déjà chez moi bien décidément prise, puisque je n'ai eu besoin d'y rien ajouter. Ils furent même obligés de réfuter plusieurs préjugés de mon zèle, sans quoi j'aurais peut-être quitté Rome depuis long-temps. Je dois à la grace divine tout ce que je suis devenu. J'ai d'ailleurs chèrement acheté mon changement. Je lui ai sacrifié tant en France qu'en Angleterre, plusieurs positions sociales, belles et honorables; j'ai rejeté les offres qui m'ont été faites par des académies, des colléges et autres maisons d'éducation, puis même par le prince Joseph de Chimay, à Blois, et même par le gouvernement. Je ne voulais couler ma vie ni dans un insignifiant cynisme, ni dans un trop doux bien-être. Je préférais une existence pauvre et pythagoricienne, consacrée à la recherche de la sagesse. Je voulais agir dans le

vaste domaine de la science; tel a été, tel sera toujours mon unique désir.

Une juste et noble fierté m'attachera toujours à ma chère patrie, quand même je n'y serais pas uni par un sentiment de reconnaissance. Si je reste encore quelque temps loin du pays natal, c'est seulement pour y rentrer plus digne de lui.

Si je n'écrivais pas dans un siècle où une abominable avidité pour l'argent dévore tous les intérêts moraux et intellectuels du genre humain, et où la vertu ne passe qu'après l'argent, j'aurais mis plus en saillie quelques détails de ma position; mais je crois en avoir déjà trop dit.

Je m'attends à voir juger ma conduite de bien des manières différentes. Quant au reproche d'être devenu un sot, un pauvre imbécile, et d'autres calomnies plus basses, plus passionnées encore, je crois au-dessous de ma dignité d'y prêter la moindre attention; j'ai choisi, sous ce rapport, Dieu seul pour juger, et j'ai remis ma cause entièrement dans

ses mains. Je me sens heureux d'avoir adopté cette sottise, cette imbécilité, parce que je n'en deviendrai que plus fort dans la sagesse céleste. J'ai préféré me placer à côté de ces petits enfans inconnus que le Seigneur aimait tant, et pour le salut desquels il est principalement venu dans le monde, que dans les rangs de ces scribes hypocrites qui demandaient à Jésus-Christ la lettre et le sceau de sa miséricorde.

. . . .

Je vous embrasse fraternellement, et je suis dans un pur élan de tendresse chrétienne, votre ami et admirateur,

Augustin THEINER



LE CATHOLIQUE,

JOURNAL

DES

FAITS ET DES INTÉRÊTS RELIGIEUX,

DANS TOUT LE MONDE CHRÉTIEN,

Paraissant le Dimanche et le Jeudi.

PRIX : 20 FRANCS PAR AN.

Sous le titre d'Anti-Protestant, il a paru, avant e 1er juillet 1838, un volume de plus de 500 pa- ges grand in-8° (prix 7 fr. 50 c. et 9 fr. 50 c. par a poste), contenant de précieux documens sur 'état du protestantisme dans tout le monde chré- ien. Les plus hautes questions religieuses y sont ussi traitées d'une manière qui a mérité au journal 'illustres suffrages, et notamment ceux de deux ouverains catholiques.

Sur les observations d'un grand nombre de per- onnes, parmi lesquelles de vénérables prélats, on substitué le titre de Le Catholique à celui de 'Anti-Protestant, qui semblait dénoncer des ntentions d'hostilité tout-à-fait contraires à nos entimens et à nos principes.

LA

CLOCHETTE CATHOLIQUE.

Journal populaire à 2 francs par an.

Nous signalons ce charmant journal, destiné à opulariser la religion. Il paraît tous les mois, en eux feuilles in-8° avec jolie couverture imprimée, partir du 15 juillet 1838. Le prix en est si mi- ime que toutes les oreilles pourront entendre son imable carillon.







